



Special *Rencontres d'Averroès*
**L'Empire
contre attaque ?**

1€

© TruK1Prd - Image générée à l'aide d'Adobe Firefly

Événements

- *À la paix* : entretien avec Robin Renucci [p.XI]
- *Panorama* sur le cinéma nord américain [p.XII]
- Arthur Perole célèbre la jeunesse [p.XIII]

Allez-y

- Du cinéma familial à Salon [p.XII]
- Toulon : les compositrices à l'honneur [XIV]
- *Nouveaux Horizons* à Aix-en-Provence [XV]

On y était

- Les lauréats du prix Maison Blanche [p.XIX]
- *Attila* brille à l'Opéra de Marseille [p.XX]
- David Lescot aux Bernardines [p.XVIII]



De gauche à droite : Apolline Richard, Liza Cossard, Renaud Guissani, Garis Gentet et Laury Caplat © Nicolas Santucci

Nous sommes cinq étudiants de Sciences Po Aix en master de journalisme. En partenariat avec le journal *Zébuline*, nous avons réalisé ce numéro spécial autour du thème des prochaines *Rencontres d'Averroès* : « Tout empire périra ? » Une trentième édition qui se tient du 16 au 19 novembre au Théâtre de La Criée, et où nous diffuserons des comptes-rendus quotidiens du rendez-vous.

LIZA COSSARD, GARIS GENTET, LAURY CAPLAT, APOLLINE RICHARD ET RENAUD GUISSANI

Zébuline l'heβδο #46
Culturel Populaire Impertinent
contenant 10 pages rédigées par
les étudiants journalistes de
SciencePoAix

et le soutien de
La Marseillaise

Parution le 8 novembre 2023

Édité par l'association
Culture et Pluralisme
15 cours Honoré d'Estienne-d'Orves
13001 Marseille

Dépôt légal : en cours

Impression : Scop SMP
imprimé sur papier 100% recyclé

Secrétaire de rédaction :
Nicolas Santucci
redaction@journalzebuline.fr

Ont participé à ce numéro :
Paul Canessa, Suzanne Canessa,
Laury Caplat, Gaëlle Cloarec,
Maryvonne Colombani, Liza Cossard,
Michel Flandrin, Agnès Freschel,
Garis Gentet, Renaud Guissani,
Elise Padovani, Apolline Richard,
Marc Voiry

Chargé de financements :
commercial@journalzebuline.fr

Directeur de publication :
Marc Poggiale

Maquette :
Philippe Perotti

ÉDITO

L'empire de Schrödinger

Pour l'essayiste Pâcome Thiellement, l'empire n'a jamais pris fin. Pour l'historien Jean-Baptiste Duroselle, tout empire périt et périra. Les deux visions se défendent et si on effectue un exercice de pensée, l'empire est à la fois mort et vivant. Comme le fameux chat de Schrödinger. Sauf que l'empire peut réellement être intact et désintégré, puisqu'il s'agit d'un concept aux définitions multiples. Le chat lui, est soit mort, soit vivant, et Schrödinger le saurait s'il mettait fin à son expérience de pensée. S'il le considérait non comme une idée de chat, mais comme un chat.

C'est l'erreur qu'il ne faut pas commettre avec l'empire. Qu'importe qu'on le croie mort ou vivant, l'empire renvoie à des phénomènes de violence et de contraintes bien réels

et actuels, à des mémoires déchirées, à des exils anciens, à des rancœurs ineffaçables. Pour que les Césars, les Kaisers, les Napoléons, les Duce, les Führer et autres petits pères du peuple ne reviennent pas, il faut acter leur

déroute en les combattant sous toutes leurs formes.

L'information et le débat ne détruiront pas les élans impérialistes qui traversent notre histoire contemporaine, mais ils permettent de surveiller leurs évolutions. C'est en cela que la réflexion sur l'histoire des empires, sur le colonialisme, la résistance, les situations actuelles en Arménie, au Liban ou à Gaza, est absolument essentielle.

RENAUD GUISSANI



Elcaminz sur Twitter/X

Les Rencontres d'Averroès, 30 ans pour p(a)nser la Méditerranée

Cette 30^e édition des *Rencontres d'Averroès* sur le thème « Tout empire périra ? » marque la fin de la présidence de son fondateur, Thierry Fabre. L'occasion de revenir sur les trois décennies de débats autour de la Méditerranée des deux rives

11 novembre. C'est une journée automnale où la pluie tombe dans les ruelles de Marseille. Une effervescence inhabituelle s'échappe du Théâtre des Bernardines. Les Marseillaises et les Marseillais s'entassent devant l'entrée pour tenter de s'y engouffrer et écouter les débats passionnés qui jaillissent de la salle. Une imposante affiche se distingue fièrement avec pour inscription : « Les Rencontres d'Averroès - 1994 ».

Une première dans la Cité Phocéenne et un pari fou que Thierry Fabre s'était lancé : organiser un événement, un lieu de rencontres pour penser la Méditerranée des deux rives. Ainsi naissent les Rencontres d'Averroès. « À ma grande surprise, c'était plein à craquer. C'était une véritable université populaire ! », se remémore avec nostalgie le fondateur. Par manque de place, l'événement se délocalise vers le théâtre de La Criée l'année suivante, preuve de sa réussite.

Trente ans plus tard, il est l'heure pour lui de laisser sa place. À 63 ans, Thierry Fabre, a décidé de quitter la présidence des Rencontres pour se diriger vers d'autres « *salves d'avenir* » loin de l'effervescence marseillaise. Le trentième anniversaire des Rencontres, placées sous le signe des empires, est l'occasion de dire au revoir à ce « *sacré pionnier* » en croisant Fabienne Pavia, co-directrice de Des Livres comme des Idées, association qui reprend l'organisation de l'événement.

L'emblème Averroès, héritage des Rencontres

Encore aujourd'hui, le succès ne faiblit pas. Au total, plus de 350 intervenantes et intervenants ont participé à ces rencontres qui ont débattu devant plus de 800 personnes réunies à chaque débat. Les Rencontres d'Averroès, ce sont quatre tables rondes réunissant chercheuses et chercheurs, penseuses et penseurs, historiennes et historiens autour d'une grande thématique. Avec une seule consigne : ne pas lire ses notes. Véritable « *agora contemporaine* » selon les mots de Thierry Fabre, le débat est alors ou-

vert autant entre spécialistes qu'avec le public, jamais à court de questions. Même les plus polémiques.

Si cet événement a eu autant de retentissement, c'est parce qu'il traitait d'un héritage impensé, celui des sources arabes de la culture européenne. Il y a trente ans, seules les origines romaines, grecques et judéo-chrétiennes étaient valorisées, comme fondatrices des valeurs de l'Europe. « *L'héritage andalou* », premier thème des Rencontres, vient poser la question de cette Andalousie au pluriel, une région espagnole au carrefour des civilisations latines, arabes et juive. La tâche est grande : réévaluer le poids des héritages culturels et démystifier le terme « arabe », chargé de pathos.

Une Andalousie également symbolisée par la figure emblématique des Rencontres : Averroès, ou Ibn Rochd. Philosophe et juriste andalou éminent, il a joué un rôle significatif dans l'évolution de la pensée critique au sein de l'islam bien que sa contribution ait été négligée dans la philosophie européenne. C'est lors d'un entretien avec Alain de Libera, et son ouvrage *Penser au Moyen-Âge* (1991) que Thierry Fabre choisit Averroès comme emblème. Un choix qui prend tout son sens.

Depuis cette première édition, les Rencontres ont parcouru du chemin. Son acmé reste 2013, année où Marseille devient capitale de la culture. Après ce paroxysme, Thierry Fabre est envahi d'un doute. A-t-il fait le tour ? S'il a pensé ne plus pouvoir se renouveler, le président a compris, lors des attentats de 2015, que l'événement est d'autant plus utile dans une période d'incertitude, où l'hérésie triompherait de la raison. Face à tant de doutes de la part du public marseillais, il est primordial de garder les Rencontres pour continuer à donner des clés de compréhension d'un monde méditerranéen en perpétuel mouvement.

À chaque obstacle, sa solution. Suite aux attentats, Thierry Fabre agit et s'associe avec l'association Des livres comme des idées en 2016 pour donner un nouveau souffle aux

Rencontres. Rebelote face à la crise du Covid. L'idée d'un podcast émerge pour faire vivre en ligne ce qui n'a pas pu être tenu en présentiel. Après autant d'années, le lieu reste pourtant le même : la cité phocéenne.

« La Méditerranée ne se conjugue pas au passé »

Et quand on lui demande pourquoi Marseille ? Il n'en démord pas : c'était comme une évidence. « *Si on doit le faire quelque part, ce sera à Marseille* », se souvient-il. Il était important pour lui, natif du sud de la France, de créer un « *lieu de retrouvailles, de trait d'union* » dans cette ville où combien importante dans l'espace méditerranéen.

C'est dans un contexte d'« *horizon de paix* » que Thierry Fabre lance les Rencontres d'Averroès en 1994. Un an plus tôt, les accords d'Oslo entre Yasser Arafat et Yitzhak Rabin viennent d'être signés. Un espoir grandit dans le Moyen-Orient pour une paix durable entre Israël et Palestine. Trente ans plus tard, la tragédie humaine qui se joue dans la bande de Gaza plonge à nouveau cette région du monde, et le monde, dans l'incertitude. Thierry Fabre déplore désormais la prééminence d'un « *horizon de guerre* ».

En résistance à l'actualité anxieuse, la paix s'affirme comme une valeur centrale des Rencontres. Mais ce n'est pas la seule. Le gai-savoir et le vivre ensemble en font également partie. Sans oublier le sous-titre de cet événement : « *Penser la Méditerranée des deux rives* ». Il ne faut plus considérer la Méditerranée seulement comme un tombeau des anciens empires. Car pour lui, la grande bleue « *ne se conjugue pas au passé* ». Au contraire, tout l'enjeu est de penser l'avenir.

Les Rencontres au futur

Quant aux Rencontres, son futur s'écrit désormais avec l'association Des Livres comme des idées qui co-porte déjà le projet depuis 2016. « *Thierry s'en va mais ça continue !* » annonce joyeusement Fabienne Pavia, sa co-directrice aux côtés de Nadia

Champesme. De la continuité, certes, mais de la nouveauté également.

Le changement vient d'abord du fonctionnement interne. Exit la présidence solitaire, place à une direction collective de 3 à 4 personnes aux profils variés. La parité est aussi un objectif tout à fait réalisable dans la mesure où « *de plus en plus de femmes accèdent à des postes à responsabilité dans les universités* ». Les personnes qui feront partie de cette direction ne sont pas encore connues mais Fabienne Pavia et Nadia Champesme admettent qu'elles resteront proches du noyau décisionnel de ces Nouvelles Rencontres d'Averroès.

Parmi les nouveautés, Fabienne Pavia évoque la volonté de relancer le Collège de Méditerranée. Abandonné lors de la pandémie de Covid-19, il s'agissait d'une université populaire avec des conférences et des projections cinématographiques toute l'année et dans toute la région. De Nice à Avignon ou de Toulon à Gap, les Rencontres d'Averroès vont à nouveau sortir de leur périmètre marseillais.

Des masterclasses sont également à l'étude dans le but d'atteindre un public plus jeune, véritable axe de développement des Nouvelles Rencontres. Averroès Junior, partie de l'événement construit avec des classes de collège et de lycée, s'inscrit déjà dans ce dessein. Il est même prévu de créer des formes live de concerts et des émissions de radio pour attirer ce public si volatile. « *Le jour où il y a un de ces jeunes qui dit à ses parents : venez, on va dimanche à la conférence* », c'est gagné », confie Nadia Champesme.

Les fondamentaux des Rencontres sont, évidemment, conservés : des conférences à la programmation culturelle le soir en passant par Averroès Junior. L'esprit aussi reste. Et à Thierry Fabre de le résumer ainsi : « *On se grandit à partir de belles rencontres.* »

LIZA COSSARD ET GARIS GENTET



SPÉCIAL RENCONTRES D'AVERROÈS

Marseille autrement, sur les traces de l'empire colonial

De la gare Saint-Charles au Vieux Port, le passé colonial de la ville se manifeste au coin des rues

Sur l'esplanade de la gare Saint-Charles se croisent plusieurs his-toires. Celles des passants qui, va-lises à la main, s'essoufflent à cou-rire vers le quai. Celles de ceux qui les observent alors que les touristes, à peine arrivés, s'attardent déjà devant la vue. Puis il y a l'histoire de Marseille, dont les monuments et les statues apparaissent comme les symboles et les vestiges d'un héritage colonial, souvent méconnu.

Le point de départ de ce par-cours : l'escalier de la gare Saint-Charles. Inauguré à l'occasion de la seconde exposition coloniale de 1927, ce n'est pas un hasard si les sta-tues qui le bordent sont des repré-sentations criantes du fantasme colonial. En bas des marches, deux blocs statuariers signés Louis Botinelly, s'érigent en souvenir à la magnificence de l'empire et du rôle éminent de Marseille dans l'esprit de conquête français. Ces deux sil-houettes sculptées ne sont autres que la représentation des colonies d'Afrique et d'Asie. De chaque côté, une femme dénudée est allon-gée, oisive, dans un fouillis d'objets, l'une présentée au milieu de vases khmers et de dragons, l'autre au côté de singes et de défenses d'éléphants. Pour **Nathalie Cazals**, anthropologue et intervenante aux rencontres d'Averroès Junior, ces statues sont aussi « *le symbole d'une sexualisation des femmes du sud* », profondément inspirée par le mythe du bon sauvage. Une violente illus-tration de la pensée coloniale du XX^e siècle. En témoigne le graffiti inscrit sur l'une d'entre-elle : « *C'est quand qu'on démolit cette merde colonialiste ?* ». À cette question, l'anthropologue répond : « *On peut faire plein de choses, ne serait-ce que temporairement, par exemple les recouvrir plusieurs mois par an pour qu'on en parle. Je suis pour des actions très ostentatoires en tout cas. Je pense qu'un panneau historique ne suffit pas. Il faut laisser la parole à la jeunesse antico-lonialiste.* »

Lever les yeux

L'escalier, passerelle entre la gare et le boulevard d'Athènes, amène avec lui les traces de cet hé-ritage colonial jusqu'au quartier Belsunce. Il s'articule autour des chibanis qui y vivent, des restaur-ants au influences nord africai-nes et orientales et des grossistes qui font de ce quartier, un haut lieu du commerce international. **Gilles Aspinas**, élu de Belsunce, y perçoit le lien direct entre la mémoire de la colonisation et la construction de ce quartier. Quant à l'avenir de Belsunce, une crainte le taraude: « *J'espère que cette population [les chibanis] pourra continuer à vivre à Belsunce et qu'il n'y aura pas de gentrification. Nous avons à*



Photo : Samia Chabani de l'association Ancrages

Marseille, à ma connaissance, le dernier centre-ville en France qui est populaire. Et ce qui me fait très peur, c'est qu'il se gentrifie, que le prix de l'immobilier augmente et que cette population là ne puisse plus y vivre alors que c'est leur quar-tier. »

Un peu plus bas, la Canebière est également un point indiscuta-ble de la balade patrimoniale. Entre vélos, passants, et boutiques de souvenirs, c'est un lieu cosmopolite, vivant de ses passages et de ses rencontres intergénérationnelles. En marchant, il suffit de lever les yeux pour entrevoir le témoignage

milieu, dont les statues sont moins ornées et dont les corps sont dé-voilés jusqu'aux hanches. Stigmate de la sexualisation et d'un attrait pour le sauvage, que symbolisent l'éléphant et le chameau dans leurs mains, et d'un fantasme colonial omniprésent, jusqu'aux coins des rues.

Fantasme et économie

Plus loin, en descendant vers le Vieux Port, la Chambre de commerce se distingue par l'allure grandiose de son édifice construit en 1860, habillé de statues antiques aux références à l'empire grec. Dans le contexte colonial, son objectif dès le XIX^e est de convaincre les Marseillais d'investir et de partici-per à l'économie dans les territoires colonisés. Incarnation de l'impé-rialisme économique, elle brandit la croix de la cité phocéenne en di-rection du Vieux Port : Carrefour de la Méditerranée connu pour son transit de main-d'œuvre, de tra-vailleurs exilés et des marchandises rapportées des colonies. « *Marseille s'est enrichie grâce à ce commerce colonial avec des denrées qui ve-naient du sud, que ce soit le café, le sucre ou les esclaves. Après elle ex-portait les produits finis comme les draps ou le savon* », explique Nathalie Cazals. Là-bas où les étales de pois-sons s'alignent face à la mer, on dis-tingue une plaque qui a perdu de sa brillance au fil du temps. Elle ins-crit : « *ils fondèrent Marseille d'ou rayonna en occident la civilisation* ». Autre cliché colonial qui implique l'existence de peuples civilisés face aux autres, les non-civilisés. « *Comment construire une nouvelle narration de Marseille où la géo-stratégie ne se fait pas apologéti-que de la colonisation ?* » se ques-tionne **Samia Chabani**, directrice de l'association Ancrages. À tra-vers cette balade urbaine qui rythme les Rencontres d'Averroès Junior, elle nous laisse entrevoir une réponse possible.

LAURY CAPLAT et APOLLINE RICHARD

Balade organisée par l'association Ancrages avec les élèves du lycée Marie Curie dans le cadre des Rencontres d'Averroès Junior.

Au programme

Le jeudi 16 novembre est dédié aux Rencontres d'Averroès Junior. Trois parcours sont proposés aux neuf classes de collégiens et lycéens durant la mati-née :

- ◆ « L'antiq'uiizz », un atelier ludique pour découvrir l'ère antique.
- ◆ « L'empire contre-attaque », une conférence sur le rapport entre empire et septième art.

◆ La balade patrimoniale qui retrace les 2600 ans de Marseille en quelques rues.

L'après-midi, les 180 élèves se rejoignent autour de l'atelier « Pratiques Médiatiques », une émission radio présentée par les élèves ambassadeurs de cha-que classe afin de réaliser un podcast autour de la notion d'empire.

SPÉCIAL RENCONTRES D'AVERROÈS

Rencontre

Sous les traits de Kamel Khelif

Dans le cadre d'Averroès Junior, une rencontre est dédiée ce 16 novembre à l'auteur-dessinateur franco-algérien, pour une soirée immersive entre illustrations et récits intimes

Un univers unique, caractérisé par la vie solitaire de l'artiste qu'est Kamel Khelif, comme par l'expres-sion technique des jeux d'ombres et lumières qui définit son art. C'est à travers des planches au fusain, crayon gras et encre de chine qu'il parvient à transporter ses lecteurs, d'Alger à Marseille, ses villes de coeurs et « villes d'exil ».

Qui se cache derrière l'artiste ?

Auteur, peintre et dessinateur, Kamel Khelif arrive à Marseille de-puis son Algérie natale en 1964, alors âgé de 5 ans, pour y rejoindre son père dans le bidonville de Sainte-Marthe.

Il s'installe plus tard dans le quartier de Noailles qu'il n'a jamais quitté à ce jour. C'est un lieu qui lui tient à cœur, une source d'inspira-tion que l'on perçoit dans ses œu-vres, tant il traduit de la diversité des populations qui fait la ville de Marseille. Ce n'est donc pas un ha-sard si Kamel Khelif aborde d'une manière essentielle dans ses illus-trations des sujets comme l'exil et le déplacement, tant les migrations sont intrinsèques à l'histoire de la cité phocéenne.

Au fil de ces trente années con-sacrées à ses dessins, l'artiste pein-tre marseillais, souvent mieux con-nu à l'étranger qu'en France, a éga-lement su s'exprimer au travers d'ouvrages, toujours à l'aide d'il-



© Kamel Khelif

« Essayer de toujours rester ailleurs »

Dans la BD de 98 planches intitulée *Même si c'est la nuit*, Kamel Khelif nous amène dans une déambulation nocturne et mélancolique d'une ville que l'on reconnaît vite : Marseille, bien que l'auteur ne l'a nomme jamais. Dans le froid, la nuit, il quitte son appartement délabré et fini par se retrouver dans le quartier Belsunce. Au long de cette marche, il est poursuivi par des souvenirs, sur le fil du rasoir entre rêve et réalité.

Dans cette œuvre que l'on pourrait qualifier d'introspective, tant elle s'inspire de la vie de son auteur : un artiste solitaire, ne pouvant plus dessiner, anonyme, mais qui tout comme lui vient d'Algérie, qu'il a quittée très jeune. Ainsi, le personnage principal est à l'image de l'artiste qui ne sait plus trouver l'équilibre avec le réel et les autres, iso-lé par ses dessins. Pour Kamel Khelif, c'est cette distance qui définit l'artiste, inévitablement mélancolique car étranger au monde par son métier.

La question de l'identité est centrale dans ses œuvres, car lui-même ne se définit pas comme français, marseillais ou algérien mais bien comme artiste. Émane de cette décision une certaine liberté, celle de ne jamais rester dans un enfermement artistique, social, idéo-logique, ou ethnique, et finalement, comme il le dit, « *essayer de tou-jours rester ailleurs* ». A.R.

lustrations singulières. On les re-trouve par exemple dans *Les exi-lés, La jeune fille et la mort, Premier hiver*, ou dans sa dernière BD *Même si c'est la nuit* (lire encadré ci-con-tre) parut aux éditions Otium en 2019.

Cette soirée sera donc l'oc-casion de rencontrer cet artiste com-plexe, de s'imprégner de son his-toire et de ses réalités méditerra-néennes comme un indice pour

comprendre ses récits emprunts d'ombres, de nuances et de rêves.

APOLLINE RICHARD

Le voyage imaginaire de Kamel Khelif
16 novembre, 19 heures
La Criée, Théâtre national de Marseille

Lecture

« Le poète est l'infini conservateur du visage des vivants »

À l'occasion des **Rencontres d'Averroès**, **Olivier Belin, enseignant-chercheur en littérature française à l'université de Rouen-Normandie**, nous invite à repenser l'histoire de **René Char** et son image de poète résistant

Zébuline. « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience », disait René Char. Est-ce que cette phrase pourrait résumer sa pensée poétique et politique ?

Olivier Belin. C'est vrai que c'est une phrase très significative. Je dirais que l'œuvre de Char est située au cœur des grands enjeux du XX^e siècle parce qu'il a connu les mouvements d'avant-gardes comme le surréalisme, évidemment la Seconde Guerre mondiale dans laquelle il a combattu en tant que résistant. Il s'est affronté à la question du totalitarisme. Il est aussi précurseur dans les combats éco-logiques car il a pris très tôt conscience de la fragilité des milieux dans lesquels nous vivons. Sa poésie est une volonté de résister à toutes les formes d'obscuran-tisme et de toujours affirmer la vie. Il a

cette phrase qui le résume bien : « le poète est l'infini conservateur du visage des vi-vants ».

Vous avez écrit « l'actualité tragique de l'histoire rend insupportable toute manifestation littéraire et impose le silence au poète » ; Pourtant Char n'a jamais cessé d'écrire, n'est-ce pas un peu contradictoire ?

Effectivement, lorsqu'il s'engage dans le maquis, il ne cessera pas d'écrire. En réa-lité, il écrira des poèmes, en particulier le recueil *Seul demeure* paru en 1945. C'est un recueil qui, par certains aspects, est un peu testamentaire. Il veut élever un monument à la poésie au cas où il viendrait à mourir. Au début des années 1940, il hé-site encore à publier mais va peu à peu renoncer parce qu'il faut, premièrement, passer la censure de Vichy et il ne veut surtout pas faire ça. Il ne veut pas non plus écrire dans les revues de la Résistance parce qu'il ne se reconnaît pas dans la poésie qui s'y publie. C'est là qu'inter-vient son silence. Finalement, la période est tellement ignoble qu'il se dit que seul

le combat compte et que s'il doit publier, ce sera une fois libéré. Une fois que la pa-rolle sera véritablement libre.

Est-ce une forme de résistance, pour lui, que d'avoir voulu s'affranchir de l'image de « poète résistant » et de la légitimité qu'elle confère ?

Quand il publie ses re-cueils, *Seul demeure* en 1945 et *Feuillets d'Hypnos* en 1946, il ne veut pas apparaître comme un poète de la Résistance de la même manière que Louis Aragon ou Paul Éluard. De fait, c'est un poète résis-

tant, il appartient à la Résistance. Cela lui donne une légitimité et un écho qui va le faire connaître. Mais il dira qu'avec *Feuillets d'Hypnos* il n'a pas voulu faire un papier du type cocardier, patriotique ou même résistant. Il ne veut pas non plus d'une poésie qui soit trop versifiée comme Aragon. Il a donc une forme de résistance à être assimilé à la Résistance. Pour lui, la poésie est résistance dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les périodes historiques.

« Obéissez à vos porcs qui existent, je me sou-mets à mes dieux qui n'existent pas »
René Char

LAURY CAPLAT et RENAUD GUISSANI

Au programme

Le 17 novembre à 20h30 au théâtre de La Criée, l'actrice Anne Alvaro fera vivre l'ex-périence de sa lecture singulière du poète. En hommage à René Char, elle portera la voix et la volonté d'une liberté. Celle pour laquelle René Char, par les armes comme par les mots, s'est battu tout au long de sa vie. De sa résistance « en vers » et contre tout, la poé-sie de Char dit la division et l'indécible, à travers des lignes où la guerre et l'horreur sont choses fragiles. Quelle place pour la poésie en temps de résistance ? Retour sur l'histoire du poète.

« Dans nos ténébres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté »
René Char

« Périssent la réalité, pourvu que les principes survivent »

L'historien Gabriel Martinez-Gros revient sur son dernier livre controversé *La traîne des empires. Impuissance et religions. Sa thèse prospective, envisageant l'apparition d'une religion aux dogmes progressistes, témoigne de son appartenance à un universalisme conservateur*

Zébuline. Étant donné le thème de cette 30^e édition des *Rencontres d'Averroès*, et de la thèse développée dans votre dernier livre, peut-on dire que « tout empire périt, mais continuera sous forme de religion » ?

Gabriel Martinez-Gros. Voilà c'est bien ça ! L'empire de dieu est la conséquence de l'empire des hommes et c'est là que les choses deviennent complexes. Dans le sens où les valeurs sont les mêmes. Les deux grandes valeurs de l'empire sont la paix – à laquelle nous avons donné depuis 2000 ans une connotation religieuse, mais qui a une origine impé-

riale avec la pax romana – et l'universalisme. Avant que les religions ne s'adressent à tous sans distinction, les empires font de même.

Comment est-ce que vous interprétez le lien entre la Méditerranée et les empires ?

La Méditerranée est très intéressante. Car il y a dans l'histoire, depuis 2000 ans, fondamentalement deux empires. Il y a l'empire de l'est qui est la Chine, de façon constante. Puis il y a l'empire de l'ouest qui est en revanche beaucoup plus incertain dans ses limites géographiques. La grande nouveauté qu'introduit l'empire romain c'est de dépla-

Table ronde #1 : Empires de Dieu contre Empires des Hommes ?

cer le centre de l'empire achéménide, en lui ajoutant la Méditerranée occidentale. C'est l'Empire romain qui fait la Méditerranée.

Vous parlez dans votre dernier livre d'une « nouvelle émergence religieuse », à quoi s'apparente-t-elle ? Pourriez-vous donner un autre exemple que celui de l'antiracisme ?

C'est ce qu'on appelle le wokisme, c'est-à-dire l'entrée dans le royaume de l'anathème en contrepartie de l'impuissance réelle. Le système de valeurs se sépare alors de la réalité de l'action. Les actes ne comptent plus, seuls les mots ont de l'importance. La religion pendant 2000 ans n'a presque jamais évité la moindre guerre, et ce n'était pas l'important. Les guerres peuvent avoir lieu mais l'essentiel c'est que les ONG aient le droit de les condamner et d'appeler à la paix. Que cette paix soit impossible, ça n'a aucune importance ! Périssent la réalité pourvu que les principes survivent. Si je parle de l'antiracisme c'est

parce que c'en est un exemple central. Devant l'échec politique de l'antiracisme, celui-ci a changé de nature. On est passé d'un programme politique pour combattre le racisme à un problème éternel. Cela devient donc par définition un problème religieux, que le gouvernement des hommes ne peut pas résoudre, pas plus que le christianisme ne peut résoudre le mal. Dès lors que vous avez accepté cela, vous êtes beaucoup mieux car vous avez accepté qu'on ne peut rien faire ! C'est la solution que l'Occident a adopté pendant quinze siècles. Il a adopté le christianisme en se disant que les choses essentielles n'étaient pas dans l'ordre du monde tel que l'imposait l'empire, mais dans le salut individuel. Il est évident que nous allons vers les mêmes échelles de valeurs, le salut de l'individu sera le plus important. La cité sera très largement abandonnée aux violents.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR RENAUD GUISSANI

Selon une tendance TikTok les hommes penseraient souvent à l'Empire romain, contrairement aux femmes. De quoi rire... et de quoi s'interroger sur le virilisme derrière l'empire.

Déterrifier l'Empire

De l'Empire romain à l'Empire ottoman, la confrontation et la succession des influences impériales ont fait la Méditerranée telle que nous la connaissons. Qu'il s'agisse d'un héritage culturel, linguistique, religieux mais aussi archéologique et architectural



© X-DR

Les guides du routard ne sont pas dépourvus de sites archéologiques antiques et médiévaux sur la scène méditerranéenne. L'occasion de contempler la marque encore décelable des grands empires, en Afrique, en Europe ou en Asie. Les vestiges du phare antique d'Alexandrie en Egypte, le Colisée à Rome ou encore la découverte d'un chaland de trente mètres de longueur dans le port d'Arles, surnommé « petite Rome des Gaules », témoignent à leur manière d'un passé impérial.

Istanbul, capitale d'Empires

Comment évoquer les influences architecturales impériales toujours présentes sans parler de la métropole culturelle turque ? Istanbul, anciennement Byzance puis Constantinople, cœur à la fois des empires byzantin et ottoman. Quels mystères demeurent enfouis dans cette ville majestueuse et emblématique de la Turquie ? Que révèlent ses monuments sur les multiples récits qui ont traversé les siècles de l'histoire de la ville ?

Istanbul, joyau de l'empire Byzantin, sert de modèle à toutes les capitales du Proche-Orient médiéval. Aujourd'hui resplendit toujours le plus illustre de ses monuments, la cathédrale Sainte-Sophie.

Ses coupôles et mosaïques en font une merveille architecturale, qu'elle soit une basilique chrétienne, mosquée ou musée. Elle incarne le symbole du mélange des cultures entre Orient et Occident, et des transformations de la ville au travers du temps.

Après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, la ville prend le nom d'Istanbul, affirmation du triomphe islamique. Elle conserve sa richesse cosmopolite tout en subissant des transformations notables, marquées par la construction de nombreuses mosquées, bibliothèques, mausolées, bains, fontaines, châteaux forts, et palais. La Mosquée Bleue et le palais Topkapı, contribuent par exemple à faire d'Istanbul une des plus riches cités du monde musulman.

L'histoire des empires se révèle à travers les vestiges archéologiques, qui agissent comme source primaire de l'historien, une mémoire, témoignant des grands moments de notre passé.

APOLLINE RICHARD

Table ronde #2 : Jeux d'Empires ?

Marseille 1973 : symptôme d'un racisme anti-algérien systémique

Il y a cinquante ans, Marseille connaissait une série de crimes racistes attisée par la complaisance de certains médias et de la passivité des pouvoirs publics. Retour sur cette mémoire douloureuse et pourtant oubliée de l'histoire de la ville

À l'image d'un orage prêt à gronder, le meurtre du chauffeur de bus Émile Guerlache le 25 août 1973 par Salah Bougrine, un passager algérien atteint de troubles mentaux, fait éclater les haines raciales à Marseille. En l'espace de dix jours, 17 assassinats sanglants sont perpétrés dans les ruelles marseillaises, dont celui de Ladjji Lounes, jeune algérien de 16 ans, abattu froidement par un brigadier.

Une intensité des violences qui trouve son point culminant lors de l'attentat au consulat d'Algérie le 14 décembre 1973, faisant quatre morts. Ce dernier est revendiqué par le groupe Charles-Martel, des anciens de l'OAS, nostalgiques de l'Algérie française. Si l'on parle d'une « flambée raciste », il s'agit en réalité d'un problème déjà latent au sein de la société.

En 1972, la crise économique marque la fin des « Trente Glorieuses » et encourage la montée de la xénophobie. Les idées simplistes telles que la « menace arabe » ressurgissent : face au chômage, l'Algérien est le bouc émissaire idéal. La circulaire Fontanet en 1973 accentue à son tour la controverse sur l'immigration, en réglementant les entrées dans l'Hexagone. En parallèle, il ne faut pas oublier l'autre visage des tueries de 73 : l'expression d'une rancœur liée à la guerre d'Algérie, présente dans une partie de l'opinion.

« Assez, assez, assez ! »

Une surenchère de violences xénophobes étroitement liée au traitement médiatique, de tous bords politiques. À droite, Gabriel Domenech, rédacteur en chef de *Méridional*, ancien de l'OAS et futur membre du Front national, fait un appel au meurtre dans son éditorial : « Assez de violeurs algériens, assez de proxénètes algériens, assez de fous algériens, assez des tueurs algériens. » À gauche, le *Nouvel Observateur* publie un sondage avec comme question : « Peut-on vivre avec les Arabes ? ». « On vient ethnisciser les questions sociales », souligne Samia Chabani, présidente de l'association Ancrages, qui valorise la mémoire des migrations à Marseille.

Un malaise face aux ratonnades qui s'installe aussi du côté des pouvoirs publics. Le président de la République, Georges Pompidou, adopte une réponse timide. S'il met en garde les Français de ne pas tomber dans « l'engrenage du racisme » dans



À l'image de *La Marseillaise*, certains médias s'inquiètent des conséquences de ce drame © Fonds d'archives d'Ancrages



Archive de la Une de *Minute*, hebdomadaire alors classé au centre-droit, datant du 5 au 11 septembre 1973 © Fonds d'archives d'Ancrages

son allocution du 30 août, un mois plus tard il déclare « qu'il y a finalement bien peu d'actes qui puissent être suspectés, même indirectement, de réaction raciste. » Conclusion de cette passivité, les enquêtes sont bâclées et se terminent pour la plupart par des non-lieux ou de la prison avec sursis. Pour Rachida Brahîm, auteure de *La race tue deux fois*, 73 « n'a pas du tout été traité comme un massacre ».

Le saviez-vous ?

Le magnifique bâtiment accueillant la marque japonaise Uniql rue Saint-Ferréol abrite en réalité un passé méconnu par les Marseillais. Il fut le siège de la Compagnie algérienne, une banque de dépôt franco-algérienne, témoignage « de l'entreprise capitaliste qu'est la colonisation », explique Samia Chabani, directrice de l'association Ancrages.

Une réplique des pratiques coloniales

L'indifférence des autorités françaises à l'égard des assassinats de 1973 les relègue au rang d'incidents anodins. Il y a une « déracionalisation de ces crimes » explique Samia Chabani. La mort d'Émile Guerlache est médiatisée sous le prisme de l'origine raciale du coupable, laissant de côté ses problèmes psychiatriques. Tandis que les crimes contre les Algériens les jours suivants sont traités comme de vulgaires faits divers. Pourtant, ces ratonnades sont le reflet de l'histoire coloniale française en Algérie. Elles perpétuent des schémas de « répliques coloniales » visant à maintenir la marginalisation et la ségrégation des Algériens, tout en portant des connotations raciales héritées de la période de la guerre et de la colonisation.

De manière frappante, les ratonnades de 1956 à Alger, étudiées

Au programme

Le samedi 18 novembre à 10 heures, le journaliste de *Médiapart*, Joseph Confavreux, animera la deuxième table ronde des Rencontres d'Averroès « Jeux d'empires ? ». La question des différences d'administration coloniale et de domination au Maghreb sera discutée par les intervenants présents : Edhem Eldem, professeur d'histoire à Istanbul, Robert Gildea, professeur d'histoire contemporaine, M'Hamed Oualdi, professeur à Sciences-Po Paris et spécialiste de l'histoire du Maghreb moderne et contemporain ainsi que Sylvie Thénault, experte de la colonisation et de la guerre d'indépendance algérienne.

par Sylvie Thénault, historienne et spécialiste de la guerre d'indépendance algérienne, suivent le même schéma que celles de Marseille 73. La mort d'Amédée Froger, leader de l'Algérie française, avait conduit à un déchaînement meurtrier sur les musulmans.

La haine anti-algérien tue

Ces assassinats continuent de se reproduire inlassablement. En 1983, Habib Grimzi, touriste algérien, est jeté de l'express 343 Bordeaux-Vintimille par trois futurs légionnaires. Simplement parce qu'il est arabe. En 1986, Malik Oussekine et Abdel Benyahia sont tués le même soir dans les rues de Paris à cause de leur origine.

Cette posture d'anciens bourreaux-colonisateurs va de pair avec la montée institutionnelle du sentiment anti-algérien incarnée par le Front national, foncièrement xénophobe. En 1995, Ibrahim Ali, un jeune comorien, est tué par des colleurs de ce parti à Marseille. Bruno Mégret, conseiller régional et membre du FN, a attribué ce meurtre à « l'immigration massive et incontrôlée ».

L'imaginaire de la colonisation est plus présent que jamais aujourd'hui en France, accentué par l'insuffisance de poursuites judiciaires pour les crimes raciaux. Bien que les vidéos permettent de montrer aux Français les bavures policières, peu de coupables sont punis par la loi. Pour Amnesty International, « cette impunité de fait et le déni des autorités permettent la répétition des violences ». La mort de Zineb Redouane en 2018 et de Nahel Merzouk en juin dernier lors d'un contrôle routier nous poussent à nous demander : quand l'intolérance prendra-t-elle fin ?

APOLLINE RICHARD et LIZA COSSARD

Mademoiselle, le raï-on de soleil

Concert

Le trio franco-algérien composé de Rodolphe Burger, Sofiane Saidi et Mehdi Haddab nous embarque pour un voyage auditatif envoûtant à l'Espace Julien le samedi 18 novembre. Retour sur leur premier album *Mademoiselle*

« *Le fantôme de Rachid Taha nous hante* » est-il écrit sur la pochette du disque. Le spectre de cette figure populaire qui mélangeait raï algérien et rock français, décédée en 2018, plane tout au long des neuf morceaux que compte le disque. Sur la scène de l'Espace Julien (Marseille), les artistes **Rodolphe Burger, Mehdi Haddab** et **Sofiane Saidi** entendent rendre hommage à celui qui les a réunis.

Ils viennent de France ou d'Algérie. Ou plus précisément de Malakoff ou du Sahara comme le proclame haut et fort le titre éponyme de l'album. Plutôt que de mentionner Paris ou Oran, ils se concentrent sur ces périphéries oubliées voire méprisées de leurs pays respectifs. Cette ville tranquille de la banlieue sud de Paris entre en résonance avec le Sahara, désert humain où s'évaporent nos différences.

Célébrer ce qui lie et non ce qui sépare

Plus rap et politique, le morceau *La Terre Feu (Que sera votre vie ?)* fait peser une ambiance de western sur fond de guitare et oud électriques. La désillusion vis-à-vis de la gauche au pouvoir se fait également ressentir. Elle « *essaiera de temps en temps* » chante de sa voix monocorde un Rodolphe Burger désabusé. Quant à « *la droite* » ? Il ne prend pas la peine de terminer sa phrase comme pour signifier

qu'il n'attend plus rien d'elle.

Car le raï est avant tout politique. Symbole de l'oppression subie par les paysans *fel-lahs* de l'Ouest Algérien sous l'empire colonial français, le mot signifie « *opinion* » ou « *jugement* » selon les traductions de l'arabe vers le français. Mais il n'est pas question de traduire pour les trois compères. Les deux langues se mêlent dans une transe sensuelle alliant le rock indé d'un Rodolphe Burger au raï envoûtant d'un Sofiane Saidi sur fond d'oud électrique et électrisant d'un Mehdi Haddab.

Cet « *hydre à trois têtes* », comme ils aiment à s'appeler, célèbre ce qui les lie plutôt que ce qui les sépare. Leurs inspirations sont nombreuses dans ce domaine : des grands maîtres du raï comme Khaled et Cheb Mami aux figures plus contemporaines comme Acid Arab, dont la présence fut remarquée l'an passé aux Rencontres d'Averroès. À noter l'absence de voix féminines dans les influences comme sur l'album... dommage pour un groupe qui s'appelle Mademoiselle.

GARIS GENTET

Mademoiselle
18 novembre
Espace Julien, Marseille



Mademoiselle © Christophe Urbain

Musique et danse



© Cyril Zannettacci / Musée du quai Branly

En quête de transe, en danse ?

Ce 19 novembre, Nouredine Khourchid et les derviches tourneurs de Damas sont sur la scène du Silo à Marseille. L'opportunité de découvrir une danse mondialement reconnue, et son histoire

Les Rencontres d'Averroès ont préparé une célébration grandiose pour célébrer leur 30^e anniversaire, clôturant ainsi ce week-end culturel en apothéose. Car en invitant les derviches tourneurs avec **Nouredine Khourchid**, célèbre voix de la mosquée des Omeyyades de Damas, c'est tout un pan de la culture soufie qui prend place sur la scène du Silo ce 19 novembre à Marseille.

Ce spectacle trouve ses racines dans la tradition soufie Mevlevi (ou Mawlawiyya) en Turquie. Dans cette religion, les croyants se réunissent pendant le Sama, une cérémonie où la musique et la danse ont une place centrale. Ici, les chants religieux sont dédiés à l'amour du prophète et destinées à offrir à ceux qui les écoutent une aspiration spirituelle. Cette tradition a perduré tout au long des siècles par la transmission de père en fils, et ses chants résonnent encore aujourd'hui en harmonie avec la danse tourbillonnante des derviches tourneurs. Une coutume qui reste, toutefois, réservée aux hommes.

Une expérience visuelle unique

De Paris à New York, la danse envoûtante des derviches tourneurs rayonne désormais à l'international, devenant même une

attraction touristique prisée dans certaines régions. Un succès qui s'explique d'abord par cette danse tournoyante, offrant une expérience visuelle unique pour les spectateurs. Et leurs costumes identifiants, parés de blanc et composés de robes et de chapeaux coniques.

Parmi les rares groupes à perpétuer cette tradition millénaire, les derviches tourneurs de Damas demeurent l'un des seuls à maintenir vivace cet héritage ancestral. Le 19 novembre prochain, les danseurs, **Yazan Al-Jamal, Ahmad Altair** et **Hatem Al-Jamal**, enchanteront le public avec leur performance. Les chants harmonieux des cinq munshid retentiront dans l'enceinte du Silo. Au son des mélodies hypnotisantes du oud de **Mohamed Kodmani**, et du daff des musiciens **Mohamed Kahil** et **Hamdi Malas**, les spectateurs seront transportés sur l'autre rive de la Méditerranée le temps d'une soirée.

LIZA COSSARD

Nouredine Khourchid
et les Derviches tourneurs de Damas
19 novembre
Silo, Marseille

Table ronde #3 : Retour d'Empires ?

L'Arménie au cœur des jeux impériaux

Le 19 septembre 2023, L'Azerbaïdjan lance une offensive dans l'enclave du Haut-Karabakh qui provoquera l'exil forcé d'une centaine de milliers d'Arméniens. Soit la quasi-totalité des habitants de cette région du Caucase, aujourd'hui contrôlée par Bakou. Entretien avec Hamit Bozarslan, historien et politologue, spécialiste du Moyen-Orient et de la Turquie, sur les enjeux de ce conflit

Zébuline. Dans votre travail, vous revenez souvent sur le thème de « nostalgie d'empires ». Au sein du conflit entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie, les rôles de la Russie et de la Turquie en sont-ils des manifestations ?

Hamit Bozarslan. Concernant la Russie, il faut lire le texte de Poutine du 21 février 2022, pour déceler cette nostalgie qui est extrêmement brutale et guerrière. C'est un discours préparatif à la guerre, dans lequel il désigne deux ennemis. Tout d'abord Lénine car il aurait trahi et démantelé l'empire russe, notamment dans le cas ukrainien. Et puis il y a Gorbatchev qui aurait réitéré cette trahison. Le fait que la Caucase et l'Arménie échappent à la Russie pose aussi problème à Poutine. Pour la Turquie, les choses sont un peu plus complexes. Erdogan exprime une violente nostalgie d'empire à de multiples reprises. Il se réfère souvent à l'Empire ottoman et à la « mère patrie ». Si l'Azerbaïdjan ne faisait pas partie de l'Empire ottoman, le projet azerbaïdjanais d'Erdogan peut tout de même traduire une nostalgie d'empire qui obéit à une idée de continuité de la turcité. Pour lui, le peuple turc doit être unifié, quel qu'en soit le prix pour les autres.

L'offensive de l'Azerbaïdjan, soutenue par la Turquie, s'inscrit-elle dans une volonté de reconstruire le grand empire de la mer Noire à la mer Caspienne ?

Il y a effectivement une dimension turque, mais aussi russe et azerbaïdjanaise dans ce conflit. On a l'impression qu'il y a une sorte de convergence entre ces trois dimensions. Dès le début du XX^e siècle, on voit émerger un nationalisme assez concurrentiel. Il y a d'un côté un ultra-nationalisme azéri et de l'autre, un réveil arménien, qui se veut inter-impérial, c'est à dire agissant à la fois dans le cadre de l'empire russe, de l'empire ottoman et de l'empire persan. L'empire ottoman est finissant, en ce sens-là on ne peut pas parler de contexte impérial en tant que tel. Or, ce dernier organise le génocide arménien pour de multiples raisons. La première étant le darwinisme social, la deuxième, la peur que l'Arménie n'échappe au contrôle de l'em-

pire ottoman. L'idée est d'éliminer les Arméniens pour pouvoir homogénéiser la société. Le but de l'effacement de cette population est la réalisation du grand empire touranien, censé s'étendre des Balkans jusqu'à la Chine pour regrouper la totalité des populations dites turciques. Aujourd'hui, on a l'impression que cette idée de grand empire touranien n'est pas abandonnée, bien que celui-ci ne puisse pas être entièrement réalisé. Ainsi, l'Arménie pose problème pour l'unification continue, dans cette volonté de constituer un petit Touran, entre la Turquie et l'Azerbaïdjan. Il y a très clairement une continuité entre la logique du génocide de 1915 et ce qui se passe aujourd'hui. La troisième dimension du conflit, c'est la volonté de punition de l'Arménie

par la Russie. La Russie n'a pas pu la contrôler totalement, et même si elle fait partie de son giron, ce pays a fait sa révolution et l'a confirmée par un vote démocratique au lendemain de la guerre de 2020. L'Arménie s'est ouverte vers l'Occident, notamment vers les États-Unis et s'est désolidarisée de la Russie par rapport à la guerre en Ukraine.

À la lumière de cette actualité comme de l'histoire, comment définiriez-vous un empire ? Hamit Bozarslan. La définition d'un empire est difficile à fixer. Son principe est double. Le premier c'est qu'il y a une distinction très nette entre les gouvernés et les gouverneurs. D'un côté, il y a la catégorie de ceux qui

sont autorisés à gouverner, c'est à dire une toute petite élite [...] et de l'autre, une très vaste majorité de gouvernés qui n'ont ni le droit à la citoyenneté ni le droit de s'exprimer sur la trajectoire du devenir de l'empire. Le deuxième principe, c'est qu'un empire est à la fois pacifique et sur-coercitif. Pacifique parce que l'objectif de l'empire est de maintenir un équilibre économique, par exemple en prélevant des impôts pour les convertir en biens culturels ou en projets grandioses. Mais il est aussi sur-coercitif au sens où l'empire, au moment d'une crise, peut devenir extrêmement brutal. On le voit souvent, que ce soit en Chine, en Russie ou en Turquie, il y a une très violente nostalgie d'empire dans ces pays-là. Il n'y a pas d'empires en tant que tels mais les conditions impériales y sont présentes.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR LAURY CAPLAT
et RENAUD GUISSAN

« Il y a très clairement une continuité entre la logique du génocide de 1915 et ce qui se passe aujourd'hui »



© Tnk1Ptd - image générée à l'aide d'Adobe Firefly

SPECIAL RENCONTRES D'AVERROÈS

ÉVÉNEMENTS

Liban : de pire em-pire

Sur fond de guerre en Israël, le Liban s'enfoncé un peu plus dans les sables mouvants de la crise. Les puissances étrangères, dont la France, n'y sont pas pour rien selon la journaliste et militante franco-libanaise Nahla Chahal

S'entretenir avec Nahla Chahal n'est pas une mince affaire. Rendez-vous est pris par visioconférence « *sauf si la guerre s'étend et qu'on nous coupe les connexions* ». Une phrase qui fait froid dans le dos tant l'actualité au Proche-Orient se télescope avec fracas au thème choisi pour la 30^e édition des *Rencontres d'Averroès*: « *Tout empire périt-il ?* ».

Le dimanche 19 novembre 2023 se tient la quatrième et dernière table ronde de ces *Rencontres*. L'occasion de s'extraire de la notion d'empire pour aller « *au-delà* » et tenter de trouver des « *salves d'avenir* » selon les mots de Thierry Fabre empruntés à René Char. D'avenir, il est peu question au Liban dans un pays où « *l'on vit au jour le jour* » selon Nahla Chahal, rédactrice en chef du journal libanais *Assafir Al-Arabi*, invitée de cette table ronde.

Pauvreté, faim et corruption

Dans un contexte de crise politique et économique, la guerre Israël-Hamas vient jeter de l'huile sur le feu social qui embrase déjà le Pays du cèdre. 80% de la population libanaise vit sous le seuil de pauvreté en 2022, selon les estimations de l'Onu. La faim tenaille près de deux millions d'entre eux sur fond de dévaluation de la livre libanaise et d'inflation. Mais derrière tous ces chiffres, il y a des vies humaines. « *C'est un contexte de misère !* » alerte Nahla Chahal.

Dans un pays considéré autrefois comme la « Suisse du Moyen-Orient », l'électricité n'est disponible que deux heures dans la journée. « *L'eau que l'on boit est gravement polluée* » tandis que le système éducatif est « *en train de s'effondrer complètement* » témoigne-t-elle. Et d'affirmer que pour 100 dollars d'aide internationale pour les écoles publiques, 1% de cette somme se retrouve réellement dans les infrastructures. Preuve s'il en fallait du niveau élevé de corruption dans le pays... sous l'œil complice des Occidentaux, selon la militante franco-libanaise.

L'ombre portée des empires

Les puissances étrangères, dont la France, achètent un « *semblant de paix sociale* » par les aides finan-



Une du blog en ligne Rihla le lendemain des deux explosions dans le port de Beyrouth le 4 août 2022

cières accordées au pays. Semblant car l'argent n'arrive jamais dans la main des Libanaises et des Libanais du fait d'un « *inimaginable* » réseau de corruption.

Puis, l'ombre de l'ancien empire colonial français n'est jamais bien loin. L'ancien ministre des af-

aires étrangères Jean-Yves Le Drian a été envoyé au Liban par Emmanuel Macron le 7 juin 2023 afin de trouver une issue à l'impasse politique. Mais pour Nahla Chahal, « *il ne suffit pas de débarquer avec des grands principes* ». Elle juge l'attitude de la France « *hautaine* » si ce n'est « *fran-*

chement inutile » tant les émissaires tricolores ne connaissent pas la culture du compromis qui prévaut historiquement au Liban. Au-delà de l'attitude française qui frise le néocolonialisme, c'est la vision des Occidentaux vis-à-vis de ce pays qui est à blâmer. « *C'est*

Table ronde #4 : Au-delà des Empires ?

L'après-empire selon Nahla Chahal

Pour la militante franco-libanaise, l'empire est une grille de lecture du passé. Dans un monde où le « *pouvoir est fluide* », les définitions antiques de l'empire ne tiennent plus. L'après-empire, c'est se soucier de l'avenir. Autrement, c'est ce même « *futur sans avenir* » libanais qui guette le monde entier.

« *compliqué* » est peut-être la phrase la plus prononcée par Nahla Chahal lors de l'entretien. Diversités ethnique, linguistique ou confessionnelle se concentrent ici. « *Vers l'Orient compliqué, je voguais avec des idées simples* » disait en son temps le général Charles de Gaulle. Une phrase plus actuelle que jamais...

« Un futur sans avenir »

Le portrait dépeint du Liban est sombre. Mais quid de l'avenir ? Pas radieux non plus, selon la chercheuse franco-libanaise. Les bombardements israéliens se multiplient dans le Sud du pays, région dominée par le Hezbollah, groupe armé chiite et allié du Hamas palestinien. La crainte d'un débordement du conflit au Liban est dans toutes les têtes. « *Tous les matins, on se réveille en se disant : "Ouf, il n'y a pas eu d'escalade cette nuit".* »

Pour Nahla Chahal, « *un futur sans avenir* » attend le Liban reprenant ainsi une formule de l'écrivain Daniel Pennac. Et cette incertitude plane également sur la venue de la journaliste à Marseille le 19 novembre prochain : « *Je ne peux pas tourner le dos à mon pays, venir à une conférence, qui m'intéresse beaucoup par ailleurs, et risquer de ne pas pouvoir rentrer chez moi si Israël lance son offensive.* »

LIZA COSSARD et GARIS GENTET

Les fossiles des empires européens

Pour le géographe français, Michel Foucher, le vieux continent est entré dans un système post-impérial : « *les empires n'existent plus en Europe, sauf en Russie* ». Toutefois, même si les anciennes frontières des empires n'existent pas matériellement sur les cartes, elles sont présentes dans les mentalités. Michel Foucher parle de frontières-fossi-

les. Et ces limites fantômes continuent de peser sur les comportements socio-politiques.

Dernier exemple de cette empreinte impériale : les élections générales en Pologne le 15 octobre dernier. L'ancien territoire tsariste et austro-hongrois de la Pologne a majoritairement voté pour les conservateurs. Tandis que la

région historiquement dominée par l'empire allemand et la Prusse, davantage modernisée, a voté pour Donald Tusk, le candidat pro-européen. Pour Michel Foucher, « *le rideau de fer n'existe plus, mais dans les têtes, il a encore un effet* ». L.C. ET G.G.

« Trinquer À La paix »

Robin Renucci présente sa première création depuis son arrivée à la tête de La Criée en juillet 2022. Une comédie inspirée de l'œuvre d'Aristophane et de son adaptation par Serge Valletti, et dont la résonance vient percuter l'actualité tragique du monde

Zébuline. Pourquoi avez vous choisi ce texte d'Aristophane dans son adaptation par Serge Valletti ?

Robin Renucci. Pour ma première création, je voulais une œuvre qui résonne avec Marseille. J'ai donc choisi Serge Valletti, dont l'écriture est si ancrée dans sa ville, et plus particulièrement son adaptation, en 2013, de *La Paix* d'Aristophane. Ecrite quant à elle peu après la fondation de Marseille il y a 26 siècles, et dont l'actualité est frappante. Dans cette production tout a été fait à Marseille, les décors par Sud Side, le titre *Paix* d'IAM qu' Akhenaton nous a donné, les répétitions dans notre théâtre, ouvertes au public. Être sur place, travailler avec les cinq étudiants de l'Eracm, s'ancrer dans la ville par toutes ces amarres, c'était pour moi essentiel.

À La Paix est une comédie, et l'actualité des nations ne prête pas à rire...

Justement. On évoque Poutine dans le spectacle mais je ne veux pas trop coller à l'actualité. Au moment où nous nous parlons il y a des enfants qui meurent. Je ne veux pas sombrer, être aspiré dans la spirale du Styx. Le théâtre sert à s'élever et à s'éloigner du siphon du drame. Le théâtre réaliste, documentaire souvent aujourd'hui, colle à la réalité. Or un spectacle qui divertit, qui fait rire, n'écarte pas le regard critique, au contraire.

Rire de la paix pour y parvenir ?

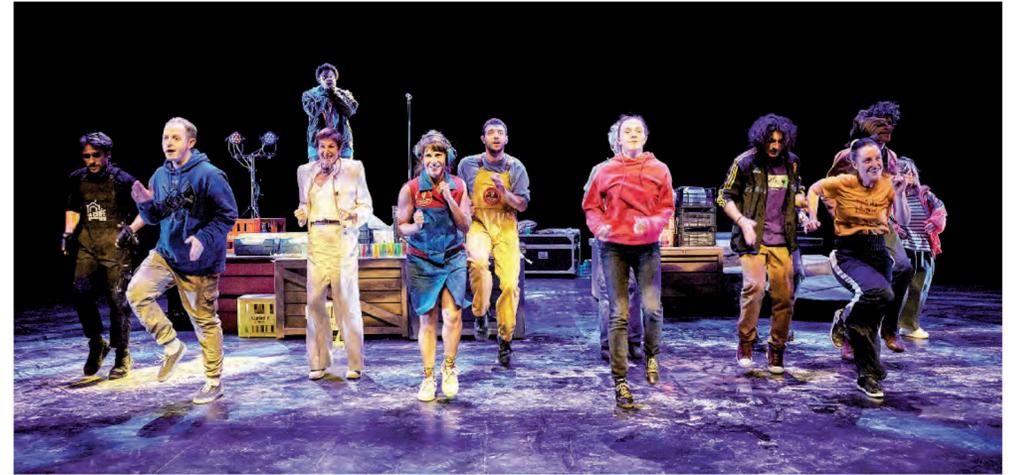
La paix est une utopie, un état de civilisation qui n'existe pas, mais qui « *consiste* », une idée donc, qui doit être défendue, et représentée. Le théâtre fait résonner les idées, il ne donne pas de solution. Mais en rapprochant le capitalisme du cacapitalisme, c'est la domination de l'homme par l'homme que l'on dynamite, par rire. Trinquer *À La Paix* permet de placer l'utopie pacifiste dans le domaine de la convivance, du souhait, d'une communauté à construire ensemble. C'est le public rassemblé à La Criée qui « *crie* » depuis Marseille, et qui tire sur une quinde [autre nom d'une corde, mot interdit par superstition au théâtre, ndr] pour libérer la Paix emprisonnée par des dieux belliqueux...

Ce sont donc les hommes qui se libèrent d'une emprise divine ?

Oui, la métaphore est puissante. C'est un vigneron méditerranéen qui se demande pourquoi le monde est en guerre perpétuelle, ce qui l'empêche de produire son vin. Il décide de demander des comptes aux dieux, construit une machine volante qui marche à la merde, à la bouse chez Aristophane. Ce désir de recyclage est très écologique et contemporain...

Comment situez vous l'action d'ailleurs, à quelle époque ?

L'intrigue est contemporaine, les costumes d'aujourd'hui. Le vigneron quitte son entreprise provençale, monte donc au ciel, rencontre Hermès. Un drôle de dieu qui garde la vaisselle et ressemble à un gars du GIGN. Ils trinquent ensemble, puis le vigneron li-



A la paix © Christophe Raynaud de Lage

bère la Paix avec l'aide active du public. Le troisième acte redescend sur terre...

Et la paix y rencontre d'autres problèmes...

Oui. Les marchands d'armes ne sont pas contents, les influenceurs les aident, les politiques s'attribuent les mérites d'une démarche qui n'est pas la leur... À la fin, un enfant entre et joue à la guerre : la paix n'est jamais gagnée.

Cette idée d'une paix que nous n'aurions qu'à libérer pour qu'elle advienne n'est elle pas simplificatrice, et contraire aux enjeux contemporains ?

Nous savons que la paix, pour qu'elle dure un peu, doit se construire. Les hommes et les nations doivent s'attabler pour défaire les conflits. Les grands conflits d'aujourd'hui, en Ukraine, au Karabakh, à Gaza, semblent détruire tout horizon d'une paix possible. Les belligérants commentent erreur sur erreur, dans une dynamique de vengeance sans fin ils veulent gagner la victoire, pas la paix. Il faut arrêter l'enfant qui reprend les armes, les rengaines apprises, les *Malbrough s'en va-t-en guerre*, l'apologie de l'affrontement.

En décollant de la réalité, donc ?

Oui. En représentant l'élévation, le rêve, un théâtre émerveillant.

Comment ce principe se traduit-il sur scène ?

Par la beauté des lumières, de la machine volante, la représentation du ciel, l'étagement de l'espace, mais surtout par la qualité du jeu et du partage. Le théâtre n'est pas une cérémonie bourgeoise, mais une fête dionysiaque, un geste généreux et déraisonnable. Les acteurs y sont des défricheurs reliés à l'Histoire et à la ville, avec une diversité d'accents, de physiques, qui parle de la richesse du peuple de Marseille.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR AGNÈS FRESCHEL

CINEHORIZONTES 22^e ÉDITION



FESTIVAL DE CINÉMA ESPAGNOL DE MARSEILLE

HOMMAGE À PABLO PICASSO

50^e ANNIVERSAIRE DE SA MORT

CINÉMA LE PRADO - L'ALHAMBRA - L'ALCAZAR
ARTPLEXE CANEBIÈRE - LES VARIÉTÉS
ET SALLES PARTENAIRES DE LA RÉGION SUD

4 - 17 NOV

2 0 2 3

ÉVÉNEMENTS

Panorama nous fait redécouvrir l'Amérique

Du 10 au 19 novembre, le festival de Scènes & Cinés nous embarque cette année dans le cinéma indépendant d'Amérique du Nord

Chaque année, Scènes et Cinés construit un **Panorama** autour de la cinématographie d'une région du monde. Événement transversal et fédérateur des cinq salles du réseau. Après un rendez-vous dédié en 2022 aux cinémas japonais et sud-coréens, la 14^e édition, qui se déroulera du 10 au 19 novembre, se tourne vers l'Amérique du Nord. Et son cinéma, dit indépendant, qui cherche à s'affranchir des contraintes et du formatage des grands studios. Les chiffres attestent du foisonnement de cette proposition : 9 jours, 5 lieux, 35 films (dont 4 avant-premières et 3 films pour les plus jeunes) une exposition sur la thématique, et pas moins de 140 séances ! Et si l'idée de « panorama » implique une certaine hauteur et un ensemble à embrasser, pas question de survoler les œuvres, neuf intervenants-invités seront là pour expliquer, éclairer le travail des cinéastes et débattre avec le public. Ainsi s'enchaîneront dix soirées exceptionnelles.

Au programme
L'ouverture d'abord, le 10 novembre, au cinéma l'Odyssée de Fos-sur-Mer, confiée au critique de



Winter Break est présenté en ouverture du festival © Universal Pictures

cinéma **Frédéric Mercier** : en avant-première, *Winter Break* d'**Alexander Payne**. Un film – drame, comédie ou conte de Noël – qui réunit un professeur contraint de surveiller des étudiants sur un campus pendant les vacances de Noël, un étudiant turbulent et une cuisinière qui vient de perdre son fils au Vietnam.

Le 11 novembre, au cinéma Le Coluche à Istres, on retrouve Frédéric Mercier pour nous parler de l'incassable et talentueux **Paul Thomas Anderson** dont on reverra avec gourmandise le délicieux *Punch-Drunk*

Love, prix de la mise en scène à Cannes en 2002. Histoire poétique d'un Américain moyen, tombant d'un monde « woke » par l'intermédiaire d'un harmonium.

Le 12, au Comœdia de Miramas une table ronde animée par **Vincent Thabourey** fera un arrêt sur image(s) du cinéma indépendant canadien, suivie de *Testament* de **Denys Arcand** (en avant-première), satire d'un monde « woke » que le protagoniste incarné par **Rémy Girard** ne reconnaît plus. Le 13 novembre, à l'Espace Gérard Philippe de Port-Saint-Louis-du-Rhône, conversa-

tion sur les réalisatrices québécoises avec **Alicia Arpaia** et, nouvelle avant-première, grinçante à souhait : le « kitsch et trash » *Bungalow* de **Lawrence Côté-Collins**, en présence de la réalisatrice. Le cauchemar d'un couple de néo-proprétaires désargentés.

Le 14 novembre à l'Espace Robert Hossein à Grans, on retrouvera Vincent Thabourey et, via deux films, **Ida Lupino**, star de la Warner passée à la production et à la réalisation dans les années 1950, fuyant le glamour hollywoodien : *The Bigamist*, subtil drame d'amour à

trois côtés, et *Outrage* qui porte sur un sujet rare et scandaleux à l'époque : les traumatismes d'un viol. Le 15, à Miramas, **Thomas Grignon** démontera la « mécanique » **Wes Anderson** dont on pourra voir le déroulant *Asteroid City* au casting aussi étoilé que la Voie Lactée. Le 16 à Istres, présenté par **Adrien Dénouette**, le teen movie brillera dans les eaux sombres avec l'excellent *Falcon Lake* de **Charlotte Lebon** ou s'achèvera dans un rite d'initiation étrange avec *Ham on Rye* de **Tyler Taormina**. Le 17, à Grans, après une conférence d'Adrien Dénouette, le crépusculaire *Killers of the Flower moon*, de **Martin Scorsese** qui souffle sur la plaie toujours ouverte de la colonisation américaine et de la spoliation des Amérindiens par les pionniers blancs. Le 18 novembre, à Fos-sur-Mer, après l'intervention de **Guy Astic**, les Monstres de **David Cronenberg** seront lâchés à l'écran avec *Chromosome 3* et *Scanners*. Enfin, le 19 novembre, on réfléchira à Port-Saint-Louis-du-Rhône à la déconstruction des mythes américains expliquée par **Julie Assouly** et étayée par les opus des géniaux **Joël et Ethan Coen** : *The Big Lebowski* et *Fargo*.

ÉLISE PADOVANI

Panorama
Du 10 au 19 novembre
Divers lieux, Bouches-du-Rhône
scenesetcines.fr

À Salon, on fête le cinéma « familial »

Du 14 au 19 novembre, l'association Ciné Salon 13 propose une nouvelle édition de son Festival d'Automne, avec la famille comme thème principal

L'édito du *Festival d'Automne* le rappelle, le cinéma est souvent une affaire de famille. Les Frères Lumières bien sûr, les frères Dardenne plus tard, la dynastie Brasseur, ou celle des Fonda. La famille est aussi un thème récurrent du septième art, et reflète, au cours de son histoire, les évolutions de la famille « nucléaire » ou de sa représentation sur les toiles... Ainsi, du 14 au 19 novembre, l'association Ciné Salon 13 entend revisiter certains chefs-d'œuvre du cinéma autour de ce thème, et propose plusieurs avant-premières hexagonales.

En piste
Six longs-métrages sont à découvrir en avant-première le temps du festival. D'abord avec *Le Voyage en pyjama* de Pascal Thomas le 14 novembre. Une comédie où l'on suit les aventures d'un professeur de

lettres passionné de météo, interprété par Alexandre Lafaurie, qui se retrouve « enfermé » dehors en pyjama, et se laisse guider dans une déambulation joyeuse au gré des rencontres. Quelques jours plus tard c'est un film attendu que le festival va permettre aux cinéphiles de découvrir. Celui porté par Fanny Ardant, Mathieu Kassovitz et Nicolas Duvauchelle, *Les Rois de la Piste*, où une famille de « bras cassés » se lance dans un cambriolage dont le butin dépasse de loin leurs attentes.

Ciné-club
Le *Festival d'Automne* propose également de re-découvrir des films marquants de l'histoire du cinéma. Il projette notamment *La huitième femme de Barbe-Bleue* d'Ernst Lubitsch avec Claudette Colbert et Gary Cooper, le 16 novembre, présenté par Charlotte Garson, co-directrice en chef des *Cahiers du*



Les rois de la piste © Apollo films

Cinéma. On attend aussi *La Famille*, du maître italien Ettore Scola, où l'on suit l'histoire d'une famille qui traverse l'histoire mouvementée du XX^e siècle. Le rendez-vous propose également un focus sur le sport, avec notamment le très réus-

si *La Beauté du geste* ou encore *Marinette* de Virginie Verrier, qui raconte la lutte de Marinette Pichon pour devenir la grande joueuse de football que l'on connaît.

Festival d'Automne
Du 14 au 19 novembre
Cineplanet, Salon-de-Provence
cinesalon13.com

NICOLAS SANTUCCI

ÉVÉNEMENTS

Ces corps qui nous disent

Arthur Perole, chorégraphe associé au Pavillon Noir, crée son quatuor *Tendre Carcasse* avec, par et pour la jeunesse

L'adolescence n'est pas de tout repos ! Cette période de la vie qui associe les transformations physiques et biologiques aux préoccupations psychologiques et sociales est elle libératrice ou contraignante, exaltante ou angoissante, définitive ou transitoire ? Comment se reconnaître dans une enveloppe aux variations incontrôlables, être en accord avec soi-même lorsque tout semble nous échapper ?

Arthur Perole a mené en 2019 et 2021 un travail avec des collégiens et collégiennes de 4^e puis de 3^e au collège Général Ferrié à Draguignan, initiant alors ses recherches sur les questions qui se retrouvent au centre de sa pièce *Tendre Carcasse* « Comment notre corps nous définit-il ? Qu'est-ce qu'il raconte de nous-mêmes ? Comment l'histoire personnelle et collective transforme-t-elle notre corps ? ». La danse occupe une place privilégiée dans ce questionnement. Depuis ses premiers solos le chorégraphe entreprend une démarche singulière de biochorégraphie co-écrite avec ses interprètes, et avec *Nos corps vivants*, sa création 202, il s'intéressait à la relation entre notre corps et les

codes visibles de son langage, le transformant en nouvelle grammaire chorégraphique.

En train de grandir

Les réflexions nées lors de ces étapes ont conduit Arthur Perole à l'élaboration de son nouveau quatuor où il s'agit aborder par le corps « adulescens » (littéralement : en train de grandir) la place de la transformation corporelle dans la construction de l'identité de chacun. Sa matière artistique se nourrit d'une collecte d'histoires, de gestes et sur scène mots et mouvements se rejoignent. Les récits évoquent les danses préférées, les manies, les tics, les gestes aimés ou détestés, la relation du corps au monde est présentée dans ses affects et ses rejets. Un sentiment d'urgence anime le tout, né de la nécessité de dire afin de comprendre, d'être pleinement soi. Les interprètes **Arthur Bateau**, **Matthis Laine Silas**, **Elisabeth Merle** et **Agathe Saurel**, apportent leur expérience à l'écriture d'Arthur Perole pour ce travail délicat qui se refuse à tout compromis.

MARYVONNE COLOMBANI

9 et 10 novembre
Pavillon Noir, Aix-en-Provence
preljocaj.org



Tendre Carcasse © Nf Hernandez



Tendre Carcasse © Nf Hernandez

MUSIQUE
CONCERT



© Holly Whittaker

VENREDI 17 NOVEMBRE 20H

OUMOU SANGARÉ

Album *Timbuktu* et bien d'autres !

> Plateau du ZEF
Avenue Raimu, Marseille 14^e

Tarifs : 15€
≥ Tout public · ± 1h15

04 91 11 19 20

lezeff.org



Musiques contemporaines au féminin

Du 9 au 14 novembre, le festival **Présence Compositrices** revient à Toulon pour sa treizième édition

C'est à nouveau une série d'événements qui s'articule autour de *Présences Compositrices* en ce mois de novembre. Organisé par l'association du même nom, dirigée par **Claire Bodin**, le festival propose à Toulon concerts, conférences et autres temps d'échanges questionnant la place encore fragile des femmes dans le monde de la musique contemporaine.

Le festival s'ouvre le 9 novembre sur une conférence dédiée à la place de la percussion chez les compositrices, donnée à 19h30 au Conservatoire de TPM par le percussionniste **Thierry Miroglio**. La journée du 10 novembre permet de découvrir, à 14h30 puis à 17h30, différentes animations gustatives, musicales et familiales dans les rues de Toulon. À 19h, Thierry Miroglio donne au Conservatoire un concert intitulé « *Est/Ouest, les couleuvres des rythmes* ». Les choses s'intensifient samedi 11 novembre avec une journée dédiée à la problématique « *Programmer les compositrices* » organisée à la médiathèque de Chalucet de 9h à 17h30. La soirée prolonge ce temps de rencontre avec un concert de *Romances* et *Lieder* donné par la pianiste **Aline Zylberajch** sur un piano-forte et la mezzo-soprano **Coline Dutilleul**.

Dimanche 12 novembre se tient de 10h30 à 17h30 autour du Musée national de la Marine une journée intitulée « *Compositrices au long cours* ». Après une visite dans les rues du vieux Toulon articulée autour de l'héritage maritime toulonnais, l'équipe s'ammarrera au musée de la Marine le temps de visites thématiques et de moments musicaux en tous genres.

Pour les grand.e.s et les petit.e.s

Le 13 novembre est consacré aux jeunes publics, le temps d'actions scolaires fortes. Le Théâtre Liberté proposera cinq représentations de *Babils du Nil*, création dédiée à la petite enfance, à 9h30, 10h30, 13h30, 14h30 et 15h30. Composée par **Manon Le Pauvre**, cette pièce pour voix, accordéon et dispositif électronique réunira les forces d'**Arnaud Mazorati** et **Anthony Millet**, sublimés par la scénographie d'**Angélique Croissant**. Tandis que le Conservatoire accueillera à 10h et 14h un concert conçu par la compositrice **Auristelle** pour les élèves d'école primaire.

Le festival se conclut le mardi 14 novembre de nouveau au Théâtre Liberté à 20h avec un concert en trio, en compagnie de la comédienne



Coline Dutilleul © Koen Broos

Coralie Zahonero. Les percussionnistes **Adelaïde Ferrière** et **Emil Kuyumcuyan** prolongeront le fil rouge tiré dès l'ouverture par Thierry Miroglio, de nouveau en compagnie de l'accordéoniste **Anthony**

Millet. De quoi ouvrir nos perspectives sous l'angle de la joie et de la célébration.

Présences compositrices
Du 9 au 14 novembre à Toulon
presencecompositrices.com

SUZANNE CANESSA

Sortir les musiques censurées du silence

Le 18^e festival *Musiques Interdites* propose d'entendre les pages les plus déchirantes des répertoires du XX^e siècle : Mahler, Berg, Zaderatski, Chostakovitch

C'est une nouvelle fois sur les lieux des plus grandes dictatures du XX^e siècle que le festival des *Musiques Interdites* nous emmène cette année, avec un détour inhabituel et bienvenu par le Sud. La dix-huitième édition du festival dirigé par **Michel Pastore** frappera fort avec deux dates importantes en collaboration avec l'Opéra de Marseille les 14 et 18 novembre. Le concert du 14 novembre se tiendra au Silo sous la direction de **Lawrence Foster**, à la direction de l'orchestre qu'il aura accompagné douze ans durant. La mezzo-soprano **Aude Extrémo** et le baryton **Mathias Hausmann** interpréteront chacun à leur tour les *Kindertotenlieder* de Gustav Mahler. Ces chants pour des enfants morts, inspirés par les poèmes autobiographiques de Friedrich Rückert, participeront à leur tour au destin tragique du compositeur. La jeune enfant de Gustav et Alma Mahler, Anna-Maria, décèdera en effet deux ans après leur création. Le *Concerto à la mémoire d'un ange* d'Alban Berg s'intercalera entre les deux lectures de ce cycle funèbre. Ici encore, c'est de perte qu'il est question : celle de la seconde fille d'Alma, Manon, proche du compositeur. Puis du compositeur Alban Berg lui-même, qui mourra en 1935, un an avant de voir ce concerto créé. La violoniste **Albena Danailova**



Vladik Polionov © X-DR

donnera de la voix à ce concerto hanté, marqué par l'inquiétude de ces musiciens viennois face à la montée du nazisme.

De la Russie à l'Argentine

Le concert du 18 novembre se tiendra dans le foyer de l'Opéra de Marseille : les

nienne antisémite, a gardé aujourd'hui toute sa force. La pièce pour piano *Patrie* de Vsevolod Zaderatski, composée deux ans auparavant, s'empare du langage musical pour dire l'horreur du goulag vécue par le musicien ukrainien.

Deux autres dates s'annoncent également prometteuses. Celle du 8 novembre accueillera à partir de 18h au Musée d'Histoire de Marseille pour un documentaire dédié à Zaderatski, réalisé par **Garard Monchablon**, illustré en musique par le *Prélude et fugue n°12* du compositeur, écrit lors de son internement au Goulag de Kolyma de tête – aucun piano n'étant évidemment alors à la portée du musicien – et interprété ici de nouveau par Vladik Polionov.

Et celle du 16 novembre à l'Abbaye Saint-Victor unira de nouveau la voix lyrique d'**Aude Extrémo** à celle, récitante, de **Violeta Sanchez**, accompagnées par la guitare de **Jérémy Péret**. Les poèmes de Federico Garcia Lorca et Atahualpa Yupanqui, poètes brimés par les dictatures d'Espagne et d'Argentine, dialogueront avec les chansons populaires d'alors.

S.C.

Musiques Interdites
Du 8 au 18 novembre
à l'Opéra de Marseille, au Silo,
au Musée d'Histoire de Marseille
et aux cryptes de l'abbaye Saint-Victor

Poésies Populaires Juives de Dmitri Chostakovitch seront interprétées par **Aude Extrémo**, la soprano **Charlotte Despaux** et le ténor **Samy Camps**, accompagnés par le piano de **Vladik Polionov**. Le geste politique du géant russe, célébrant en 1948 la poésie yiddish au grand dam de la politique stali-

Nouveaux Horizons musicaux

Faisant le pari de la gratuité, du contemporain, d'un militantisme culturel solidaire, le festival signe sa quatrième édition au Conservatoire d'Aix-en-Provence

Né de la volonté de **Dominique Bluzet**, directeur des Théâtres, du violoniste **Renaud Capuçon** et de l'altiste **Gérard Caussé**, le festival *Nouveaux Horizons*, né en 2020, s'attache à soutenir les jeunes artistes. Huit seront conviés sur scène cette année, pour promouvoir la musique contemporaine et surtout la création, avec six compositeurs et compositrices dont les œuvres nouvelles seront jouées en regard de pièces majeures du répertoire dit « classique ». Le tout servi par l'acoustique parfaite de l'auditorium du Conservatoire Darius Milhaud.

Rendre accessible

La gratuité est un facteur indispensable de démocratisation des répertoires classiques et contemporains, mais dans es faits elle ne s'avère pas suffisante, en particulier si elle n'est pas accompagnée de temps d'explication ménagés avant chaque concert.

Ainsi, l'heure précédant les représentations, il sera possible de rencontrer les compositeurs au Teddy Bar lors de présentations animées par le journaliste et critique musical Laurent Vilarem (ses « *Uchronies musicales* » sur France Musique sont un régal de malice). Les pièces jouées sont ainsi éclairées dans leur propos, leur mise en œuvre. Des rapprochements sont esquissés. Les compositeurs sont invités à répondre à un questionnaire proustien ou à développer ce que leur inspire telle ou telle photographie

(paysage, objet, tableau, portrait d'un personnage historique...). Une proximité s'installe, un début de familiarité qui permettra ensuite d'écouter avec une nouvelle empathie des compositions qui, au premier abord, pourraient sembler obscures, voire rebuter le néophyte.

Après le concert, les compositeurs se livreront au jeu du bord de plateau afin de préciser, écouter, commenter, expliquer. On peut souligner la parité parfaite des compositeurs invités : **Sofia Avramidou**, **Sasha J. Blondeau**, **Violeta Cruz**, **Lucas Fagin**, **Camille Pépin**, **Christopher Trapani**.

Croiser les œuvres et les interprètes

Il ne s'agit pas dans ce festival de dresser les générations les unes contre les autres, mais au contraire de souligner les filiations, d'inscrire les œuvres et les esthétiques dans leur temporalité. Chacun des trois concerts mêle des œuvres d'un compositeur classique et d'un compositeur actuel : Beethoven et Camille Pépin, Mozart et Lucas Fagin, Fauré et Sasha J. Blondeau, Guillaume Lekeu et Christopher Trapani, Richard Strauss et Violeta Cruz, Frank Martin et Sofia Avramidou.

Les interprètes sont pour leur part en résidence à Aix-en-Provence tout le temps du festival, de même que les compositeurs. Le festival se veut aussi « pépinière de talents »,

même si ces jeunes artistes, aux carrières déjà internationales, n'en sont pas au stade de la jeune pousse : **Anna Göckel**, **Irène Duval** (violons), **Sara Ferrández** (alto), **Julia Hagen**, **Ivan Karizna** (violoncelle), **Julia Hamos**, **Guillaume Bellom** (piano), **Joé Christophe** (clarinette) arpentent déjà les scènes et les ondes... Les concerts seront diffusés sur France Musique.

MARYVONNE COLOMBANI

Nouveaux Horizons
10, 11 & 12 novembre
Aix-en-Provence
08 2013 2013
lestheatres.net



Camille Pépin © Capucine de Chocqueuse

À Aubagne, place aux écritures contemporaines

Jusqu'au 16 décembre, La Distillerie nous invite cette année encore, et malgré ses difficultés financières, au temps fort de la création qu'est Place aux compagnies

Devenu un rendez-vous annuel incontournable de la scène régionale, *Place aux compagnies* qui signe sa huitième édition, accorde visibilité et logistique aux troupes du territoire. Trois lieux de la ville d'Aubagne accueillent les artistes, le Théâtre Comédia, la Médiathèque Marcel Pagnol et La Distillerie qui conforte ici sa mission de lieu de fabrique destiné aux artistes régionaux.

Effervescence artistique

En résidence à La Distillerie, la **Compagnie Le Vaisseau** usera de l'arme du rire et de l'imagination face à l'incompréhensible et aux angoisses métaphysiques avec *Le Cabaret des Oiseaux* (restitution le 11 novembre). La **Cie Chabraque** va explorer le monde des secrets, dans *In Petto, au secret des cœurs* (18 nov.). La **Compagnie La Briqueterie** s'interrogera sur les peurs qui traversent notre société avec *État d'ur-*



© collectif cocotte Minute

gence, tristement contemporain (25 nov.). **André**, *play like an old gentleman*, *please* sera l'injonction formulée par la **Compagnie Totem** doublée du **Collectif Kari Bur** pour brosser le portrait de l'acteur et mettre en scène **André Wilms** (2 déc.). Le **Collectif L'Agonie du palmier** transforme le numéro de clown en expérience humoristique dans le *Showroom club* [titre provisoire] (9 déc.), la **Bretzel Compagnie** entreprend de défricher le foisonnement des informations qui nous inondent par le biais des réseaux sociaux, *2.0/ Comment internet m'a colonisée* (16 déc.). Ajoutons les lectures

théâtrales mises en espace avec la **Compagnie Dispensa Barzotti** qui titre en toute simplicité *La fin*

du monde, et le **Collectif Cocotte minute**, *Le journal d'Anne Frank*, *récit d'une vie cachée*. Enfin, une

première de création sera donnée au théâtre Comédia, *Life* par la **Cie Iota** (30 nov.). Tout ceci sans compter le goûter des créations (rencontre professionnelle le 14 novembre) et le concert de clôture de **Tante Hortense** (16 déc). Effervescence on vous l'a dit !

MARYVONNE COLOMBANI

Place aux compagnies
Du 6 novembre au 16 décembre
Divers lieux, Aubagne
04 42 70 48 38 / 06 19 36 30 53
ladistillerieaubagne.fr



Perrine Mansuy



Ferrine Mansuy et Jean-Luc Di Fraya © X-DR

Accompagnée du percussionniste Jean-Luc Di Fraya, la pianiste Perrine Mansuy présente *Sens*, une nouvelle création inspirée du célèbre *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes. Sur la scène de la Cité de la Musique de Marseille – qui nous propose régulièrement des rencontres entre artistes sous la houlette de son programmateur Manu Théron –, les deux protagonistes invitent le public à « *plonger dans une transe oscillant entre douceur, gravité, joie, énergie et espace.* » Un programme qu'ils comptent mettre en pratique grâce à leur talent reconnu de tous pour l'improvisation. N.S.

10 novembre
Cité de la Musique de Marseille

Sur la côte sud

La famille contemporaine, c'est-à-dire celle qui est droite dans sa paix de l'âme, ses bons sentiments, sa libération, ses émotions généreuses et partagées est au centre de la nouvelle création de Frédéric Béliier-Garcia. Une mise en scène de la pièce *Sur la côte sud* du Norvégien Fredrik Brattberg, compositeur contemporain passé au théâtre, qui écrit ses pièces comme des partitions, avec répétitions et variations de quelques scènes, prises comme des thèmes musicaux. Ici, il s'agit d'un ballet d'aller-retour de paroles déjà dites, au bord d'un lac, entre grands-parents, parents et enfant. Phrases pleines de mots-clés qui ne signifient plus rien, tant ils ont été galvaudés : bonheur, silence, ensemble... Une comédie-catastrophe où un quotidien en apparence joyeux et apaisé se dérègle. Un conte cruel. M.V.



Sur la côte sud © Christophe Raynaud de Lage

Du 7 au 9 novembre
Théâtre du Jeu de Paume, Aix-en-Provence

Le chemin du Wombat au nez poilu



Le chemin du Wombat au nez poilu © Patrick Berger

Le chemin du Wombat au nez poilu est le premier spectacle à destination du jeune public de la chorégraphe Joanne Leighton, artiste qui travaille autour des problématiques de lieu, d'espace et de temps. En l'occurrence, il s'agit ici du désert australien et d'un voyage imaginaire dans les histoires de la « Terre-Mère » s'inspirant des légendes et traditions aborigènes. À travers la danse, le conte et la vidéo, deux danseuses ouvrent les portes du « temps du rêve ».

Sous la forme d'épisodes, les contes et légendes issues de la tradition orale prennent vie, et avec elles la faune et la flore de l'Océanie : l'homme-foudre, la vallée-termite, le paradisiar, les pélicans pris par les glaces ou le poisson barramundi et le fameux wombat au nez poilu. Et se partagent des thèmes universels : la relation à la Terre, à la nature, mais aussi l'altérité, le temps d'un rêve. M.V.

9 et 10 novembre
Zef, scène nationale de Marseille

La femme n'existe plus



La femme n'existe plus © Joseph-Philippe Bevilard

Céline Fuhrer et Jean-Luc Vincent sont complices artistiques depuis très longtemps, et ont notamment fait partie de la troupe des Chiens de Navarre, qu'ils ont quittée l'une après l'autre. Ensemble, après la création en 2021 d'un « vaudeville politique », ils se sont attelés à l'écriture d'une comédie féministe, *La femme n'existe plus*, qui détourne le fameux aphorisme de Jacques Lacan : « La femme n'existe pas ». Et se revendique aussi bien de *Papy fait de la résistance*, que du *SCUM Manifesto* de Valérie Solanas. Synopsis : dans un futur proche, à coup de propagande, le parti du GRAF (Grand Retour aux Fondamentaux) a pris le pouvoir. La dictature patriarcale est installée. Dès lors, les femmes se voient interdites d'accès au travail. Révoltées, quatre d'entre elles entrent en résistance. Planquées dans les égouts, Françoise, Ava, Simone et Delphine vont chercher à renverser ce nouveau pouvoir. M.V.

Du 8 au 10 novembre
Le Liberté, scène nationale de Toulon

TRAM des Balkans

Le 15 septembre dernier, TRAM des Balkans sortait un album remarqué *En Cavale*, dans lequel les six musiciens-chanteurs proposaient une relecture de chant du monde comme de compositions originales. Des titres inspirés des traditions tziganes, serbes, géorgiennes ou israéliennes. Un mélange des styles, un mélange des voix et des instruments, comme un pont entre les cultures qui donnent au groupe une énergie originale, le tout sublimé par la voix de Mélissa Zantman, invitée pour l'occasion, que l'on connaît notamment pour ses participations dans les formations Jouluk ou La Mõssa. N.S.



TRAM des Balkans © Renaud Vezin

11 novembre
La Meson, Marseille

David Kadouch

Le très grand pianiste français David Kadouch retrouve l'Orchestre National Avignon-Provence, dirigé par sa cheffe Debora Waldman, pour deux concerts inoubliables. À Aix-en-Provence, il interprète l'un de plus remarquables concertos de Mozart, le n°24. Sa tonalité mineure (une rareté chez Mozart), son colossal *Allegro* inaugural, le thème paisible du *Larghetto* et son élégant *Allegretto* final marqueront à coup sûr les esprits. Il sera suivi de la déchirante et sublime *Symphonie n°6 « Pathétique »* de Tchaïkovski. Même concert le lendemain à Orange, mais l'œuvre de Tchaïkovski sera remplacée par la célebrissime *Symphonie n°40* de Mozart. P.C.



Orchestre national Avignon-Provence © Alexandra de Laminé

9 novembre
Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence

10 novembre
Théâtre des Princes, Orange

Les Escales

Exit *L'Echo des Riffs*, place aux *Escales*, *World Music Festival d'Avignon*. Les appellations changent mais l'équipe demeure. À la manœuvre : Selim Chikh qui, depuis 15 ans, porte à bout de bras le Sonograf, bastion du blues et des musiques métissées, au cœur de la zone artisanale du Thor. À ses côtés : Laurent Rochut qui connaît la musique, à la tête de la Factory, soit trois sites théâtraux dans Avignon intra-muros. *Les Escales* se recentrent sur les musiques du monde et plus particulièrement, pour cette première édition, sur la créolité musicale. Du 9 au 12 novembre, quatre concerts alternent inspiration afro-caribéenne : la salsa de Cuba Power en ouverture, la musique d'An Nou Ay, et le trio du pianiste Alfredo Rodriguez. Les Escales se terminent sur un bal caribéen, précédé par un concert de The Two, duo de guitares formé par l'Helvétie Thierry Jaccard et le Mauricien Yannick Nanette. M.F.



Alfredo Rodriguez © X-DR

Du 9 au 12 novembre
Divers lieux, Avignon

Quelque chose a disparu mais quoi ?

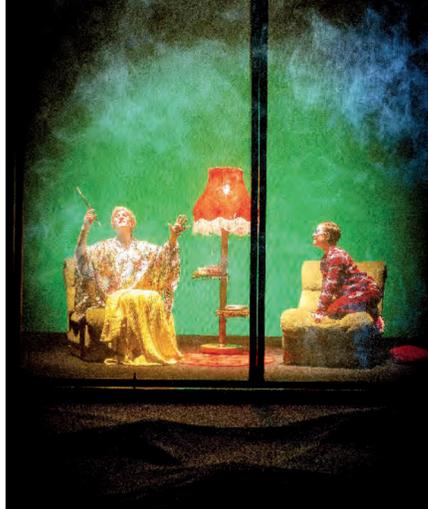


Quelque chose a disparu mais quoi © DR

Fondé en 2009 par la comédienne Joëlle Cattino, rejointe peu de temps après par son complice de longue date l'auteur Michel Bellier, la Cie Dynamo Théâtre expérimente une écriture scénique, avec des textes contemporains ou du répertoire, qui questionne le monde actuel en mêlant théâtre, musique, chant et images numériques. Leur nouveau spectacle, dont la création a eu lieu en octobre dans le cadre des *Échappées hors les murs* du Théâtre Durancé, s'appelle *Quelque chose a disparu mais quoi ?* et met en scène « *bien après 2050* » une vieille femme (Joëlle Cattino), en compagnie d'un androïde défaillant (Paolo Cafiero). Elle est la dernière habitante d'un petit bout de planète qui se réduit comme peau de chagrin, fouille dans sa mémoire cabossée pour raconter les richesses perdues du monde, dans l'espoir que quelque part ailleurs, ce « patchwork d'humanité » trouve un écho. M.V.

10 novembre
Théâtre Comœdia, Aubagne

La Petite Fille qui disait non



La petite fille qui disait non © Thierry Laporte

S'inspirant du monde contemporain, l'autrice, metteuse en scène et comédienne Carole Thibaut (directrice depuis 2016 du centre dramatique national de Montluçon) explore les formes les plus diverses d'écritures et de créations scéniques, alternant le théâtre épique, les pièces intimes, des performances, des installations numériques, ... Dans cette pièce jeune public, elle met en scène une variation contemporaine du Petit Chaperon rouge pour petit-e-s et grand-e-s. L'histoire de Marie, de sa mère Jeanne et de sa grand-mère Louise, qui habite de l'autre côté de la Cité-Fauré, dans laquelle il ne faut pas rentrer... Un conte d'aujourd'hui qui parle de deuil et de désobéissance, une histoire d'amour et de transmission, un rite de passage entre trois générations de femmes. Et toujours une histoire de loup, de petite fille perdue dans la forêt du monde et de galettes à dévorer. M.V.

8 novembre
Les Salins, scène nationale de Martigues

Trio Goldberg

La programmation chambriste de Marseille Concerts reprend ses quartiers dans les salons du Palais du Pharo avec le jeune mais déjà renommé Trio Goldberg, composé de la violoniste Liza Kerob, de l'altiste Federico Hood et du violoncelliste Thierry Amadi, tous trois solistes de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo. Au programme de la soirée, le *Divertimento en mi bémol majeur* de Mozart, écrit en 1788 et œuvre majeure du répertoire en six mouvements, et un trio à cordes *œuvre* de jeunesse Joseph Haydn. P.C.



Trio Goldberg © X-DR

11 novembre
Palais du Pharo, Marseille

Bien reprenons

« *Mais vous jouez des notes qui n'existent paaaaa ! Lisez bon sang, lisez la partition au lieu d'abattre à bout portant l'âme du compositeur !!!* » C'est parmi d'autres, l'une des rebuffades qu'a dû affronter dans son parcours pour devenir artiste le musicien, interprète, compositeur et technicien Roman Gigoi-Gary, membre éminent du Détachement International du Muerto Coco. Un cheminement, de l'enfance à l'âge adulte, qu'il raconte dans ce solo-show entre musique live, ambiances sonores, texte écrit et dialogue en voix off. Une plongée tendre et souvent hilarante dans les moments clés de cet itinéraire qui va de la passion vers le métier. En bref : « *une divagation autobiographique pour un interprète musicien né en 1987, deux clarinettes, un ensemble de voix off et un homard bleu d'atlantique* ». M.V.



Bien reprenons © Roland Gigoï

Du 7 au 10 novembre
La Passerelle, scène nationale de Gap

Une autre histoire du monde



La Vraie Carte du monde... © Galerie MAGNIN-A © Florian Kleinfenn
Du 8 novembre au 11 mars, le Mucem propose de laisser tomber la perspective occidentale pour raconter l'histoire du monde, du XII^e siècle à nos jours. Place, enfin, aux points de vue et récits asiatiques, africains, arabes, américains, océaniques ! Ce n'est pas, bien-sûr, en 150 objets exposés sur 800 m² que l'on va changer pour de bon l'historiographie dans notre société européenano-centrée, mais sans viser l'exhaustivité, les commissaires Fabrice Argounès, Camille Faucourt et Pierre Singaravélou cherchent à déplacer les regards. Une intention d'autant plus louable qu'elle articule le parcours d'exposition autour de questions essentielles : « À qui appartient l'Histoire ? », « Comment sommes-nous devenus globaux ? », ou encore « Comment les sociétés autochtones ont-elles réagi à la capture de l'histoire par l'Europe ? ». G.C.

Du 8 novembre au 11 mars
Mucem, Marseille
Nous reviendrons sur cette exposition dans notre prochain hebdo.

Visions d'exil : extraits du monde

Ce 4 novembre à la Friche la Belle de Mai, quatorze artistes ont assuré des performances poignantes pour lancer le festival des Ateliers des artistes en exil

Donner la parole aux artistes du monde, ceux qui ont fui leur pays et trouvé refuge en France. Animé par cette volonté l'Atelier des artistes en exil, qui soutient les artistes réfugié e.s, a ouvert le festival *Visions d'exil* ce 4 novembre dans la Tour de la Friche la Belle de Mai. Quatorze artistes venus de Syrie, Ukraine, Brésil, Russie et Myanmar ont offert au public, réuni en petits groupes, une salve de performances vibrantes, telle une fenêtre sensible sur le monde.

Le parcours débute par une cérémonie dirigée par **Oksana Chepelyk**. L'artiste ukrainienne nous présente des dizaines de photos d'enfants, accroche sur les murs des photos de sirènes d'alarme, et immerge le public dans l'urgence qui se joue dans son pays. Une entrée en matière puissance et lourde, présentée comme un rituel ; thèmes que l'on retrouvera dans presque toutes les prestations des artistes. De la guerre en Ukraine, nous passons quelques minutes plus tard à l'horreur qui se déroule en Syrie. Le rappeur-slameur-danseur **Wadee** saisit l'audience d'une chorégraphie qui nous éclaire plus que mille mots sur les bombardements qu'il a vécus. L'artiste se meut d'un bout à l'autre de l'espace, se bouche les oreilles avec violence, et son corps convulse.

Il y aura aussi de la légèreté, comme dans cette scène d'ofrande poétique et drôle mené **Ko Latt** et **Yadanar Win**, duo d'artistes birmans , ou encore ces ju-



Dasha Sedova et Liselotte Singer © Visions d'exil

melles (**Dasha Sedova** et **Liselotte Singer**) liées par une tresse et par la parole. Les performances se terminent par celle de la Russe **Liza Diederich**, et son rite autour du dieu égyptien Thot, avant de finir par ces mots : « *Où est l'amour, la paix, la sagesse ?* »

À venir

Cette première journée de *Visions d'exil* s'est terminée par le vernissage de l'exposition *Rituels* à la Ruche K, qui se tient jusqu'au 11 novembre, où onze autres artistes présentent leurs travaux. On attend aussi la pièce de *Je passe 5* de **Judith Depaule**, qui

met en scène quatorze témoignages d'artistes exilés ce 8 novembre au Théâtre Antoine Vitez (Aix-en-Provence) ; la projection du film *Background* (Khaled Abdulwahed) au cinéma La Baleine, ou encore *Machine Labile*, une performance signée par le Colombien Andrés Montes Zuluaga.

À venir

Visions d'exil
Jusqu'au 24 novembre
Divers lieux, Marseille et Aix-en-Provence
festival.aa-e.org

Collège Attitude

Au Théâtre des Bernardines, David Lescot poursuit son incursion dans la pré-adolescence avec *J'ai trop d'amis*



J'ai trop d'amis © Christophe Raynaud de Lage

La conclusion de *J'ai trop peur* laissait son jeune narrateur face aux portes du redouté collège le jour de sa rentrée en sixième, après tout un été d'angoisse et d'hésitation. *J'ai trop d'amis* s'ouvre sur la suite immédiate : l'entrée dans ce lieu si intimidant, et la répartition des jeunes recrues dans différentes classes. À la peur d'aller en sixième succède celle d'aller dans la mauvaise sixième : celle où ne seront pas inscrits les anciens camarades de l'école.

Écrite sur commande du Théâtre de la Ville, où le dramaturge et metteur en scène **David Lescot** avait créé *J'ai trop peur* en 2015, *J'ai trop d'amis* explore avec malice et ingéniosité le langage de la fin de l'enfance, et les possibles du théâtre pour lui donner corps. La boîte mobile déjà effective sur l'opus précédent embarque de nouveau un jeune public ravi dans les salles de classes, la cour de l'école ou au domicile familial. Une fois de plus, c'est un trio de comédiennes qui incarne la totalité des personnages, en alternance les unes avec les autres. Les Bernardines ont ainsi accueilli une **Camille Roy** redoutable de drôlerie dans le rôle prin-

cipal, l'air souvent ahuri par ses découvertes successives : les statuts de « populaire » ou de « normal », les conventions amoureuses... Dans les rôles de son camarade Basile, de la brute du collège Clarence ou encore de sa soupirante Camille, **Lia Khizioua-Ibanez** se révèle particulièrement versatile, et toujours inspirée. C'est enfin **Camille Bernon** qui s'empare de la petite sœur de trois ans découvrant à son tour les joies de l'école maternelle. Gonflée à l'hélium, sa voix et sa diction délicieusement approximatives continuent de dérouter son grand frère passablement énervé par les égards redoublés de ses parents et ses facilités d'intégration. Sur un tube pop plutôt bien troussé, le bébé se fait chanteuse minaudière qu'on découvre en partageant ses écouteurs sur les bancs de l'école. Un joli moment parmi tant d'autres.

À venir

J'ai trop d'amis a été joué du 24 au 27 octobre au Théâtre des Bernardines, Marseille,

Où est Charlie ?

Le Rendez-Vous de Charlie a offert une remarquable nouvelle édition dans la salle Guy Obino de Vitrolles, mais s'est distingué d'une programmation presque 100% masculine

Une troisième édition de haut vol pour le *Rendez-Vous de Charlie* ! La trompette d'**Hemnon Mehari** ouvrait le bal le 3 novembre pour *Asmara*, inspiré par l'Érythrée que son père a fui en raison de la guerre. La trompette veloutée se livre à des improvisations aux volutes somptueusement orchestrées auxquelles répondent les performances du piano de **Peter Schlamb**. La fête s'invite avec *Melisi* et ses musiques de danse, la fluidité du jeu du pianiste qui mêle les techniques du jazz et du classique, rivalise avec celle du trompettiste, tandis que la contrebasse de **Luca Fattorini** s'évade en solos inoubliables que scande imperturbable, **Gautier Garigue** à la batterie. Explorateur au long cours, **Erik Truffaz** revisite quelques thèmes du cinéma, accordant son souffle aérien à ses mémoires de pellicules, conviant *Fantômas*, *Les tontons flingueurs*, *Le Casse*, *Ascenseur pour l'échafaud*, *One Silver Dollar*.

Le 4 novembre, *L'Homme à tête de chou in Uruguay*, idée originale du tromboniste **Daniel Zimmermann**, offrait une relecture de Gainsbourg, accompagnée de la batterie de **Julien Charvet**, la guitare de **Pierre Durand** et la basse de **Jérôme Regard**.

Enfin, le dernier compagnon de route de Miles Davis, le saxophoniste **Kenny Garrett**, présentait son dernier album (paru en 2021), *Sounds from the Ancestors*. Le musicien, accompagné de Rudy Bird (percussions), Keith Brown (piano), Ronald Bruner (batterie), Jeremiah Edwards (contrebasse) et Melvis Santa (percussions & chant), s'affirme ici comme un maillon de la longue filiation aux ramifications multiples du jazz. Jazz, R&B, gospel de la ville natale du saxophoniste, Detroit, se retrouvent avec une richesse pailletée.

Seule ombre au tableau, la programmation 100 % masculine, à l'exception habituelle de la chanteuse Melvis Santa. Promis, Aurélien Pitavy, directeur artistique de Charlie Free, annonce de fantastiques pointures féminines à l'affiche de la programmation annuelle du Moulin à Jazz...

À venir

Le Rendez-Vous de Charlie s'est tenu les 3 et 4 novembre à Vitrolles



Disappearance © Mouna Saboni

Maison Blanche affiche ses lauréats

À Marseille, le prestigieux prix photographique expose jusqu'au 19 novembre au Parc Maison Blanche les lauréats de sa treizième édition

Comme chaque année depuis 2011, le festival *Photo Marseille* et la mairie des 9^e et 10^e arrondissements offrent une mise en lumière aux jeunes talents de la photographie. Pour cette nouvelle édition, le jury – composé notamment d'Emmanuelle Hascoët de la Bibliothèque nationale de France ou de Nicolas Misery, Directeur des Musées de Marseille – ont choisi d'attribuer le premier prix à **Henri Kisielewski** pour sa série *Non Fiction*. On découvre aussi dans les jardins du parc Maison Blanche comme sur les murs de la mairie les travaux des trois autres lauréats, qui nous em-

mènent de la Jordanie au Nord de la France, en passant par la Sardaigne mystique.

Le parcours, lui, ne fait pas de mystère. Dès l'entrée du parc, au bord de l'allée, se dévoilent les photos du jeune artiste franco-anglais Henri Kisielewski. Un travail autour de la « *frontière poreuse de la réalité et de la fiction* », explique-t-il. Sur les cimaises, des triplettes regardent avec nonchalance l'objectif ; un autre joue d'un rideau et d'une paire de lunettes pour se donner des airs fantomatiques ; bien endimanché et moustache recourbée, celui-ci fixe le photographe d'un ceil

blanc saisissant. Toutes ces photos ont été prises par l'artiste au hasard de ses déambulations et des rencontres. Mises côte à côte, une narration se crée, les photos se répondent, et forment ensemble un récit « fictif » et déconstruit, né de rencontres bien réelles.

Noir sur blanc

Plus loin dans le parc, judicieusement installé à côté du lac asséché pour travaux, on découvre le travail de **Mouna Saboni**, intitulé *Disappearance*, autour de la rarefaction de l'eau au Proche-Orient. L'artiste a suivi le fleuve Jourdain



Non Fiction © Henri Kisielewski

de la frontière libanaise à la mer Rouge. Et on assiste, effaré, à ce qu'est devenue cette ancienne source inépuisable de vie : un filet d'eau pollué, que l'on peut facilement enjamber. La cruelle réalité de ce que disent les clichés n'enlève rien à la beauté du travail de l'artiste, au contraire. Les photos sont brûlées de lumière, renforçant encore ce spectacle de désolation, dans une fulgurante alchimie entre eau, pierre et soleil. À l'intérieur de la mairie, deux autres lauréats sont exposés. D'abord **Andréa Graziosi** pour sa série *Animas*, un sublime reportage dans la Sardaigne centrale, où d'anciens cultes revêtent costumes et masques stupéfiants de noirceur et de

À venir

Prix Maison Blanche
Jusqu'au 19 novembre
Parc Maison Blanche, Marseille
laphotographie-marseille.com

Jeux d'ombres et de lumière

Donné dans le cadre du festival En Ribambelle, le collectif Tangram présentait *L'Ombre des choses* au Théâtre Massalia. Une pièce inventive et audacieuse

« *Parfois il va faire sombre*, prévient la comédienne de *L'Ombre des choses*, *mais la lumière revient toujours* ». Une sage précaution, car certains jeunes spectateurs du festival *En Ribambelle* !sont encore à l'âge où le noir peut alimenter des inquiétudes. Mais très vite les enfants nient aux éclats, devant l'inventivité du spectacle proposé par le collectif franco-allemand **Tangram** aux quatre ans et plus. C'est fou tout ce que l'on peut faire avec des lampes torches, trois panneaux blancs, une table à thé et des éclairages judicieusement placés. Un petit bonhomme sort de l'ampoule, une cuillère se transforme en poisson ou en avion, les tasses dansent au son d'un mini-piano...

Apparente simplicité

Sarah Chaudon et **Clara Palau** y **Herrero** occupent la scène, parfois seules, parfois toutes les deux, tantôt avec leur ombre, tantôt sans. Et c'est tout l'intérêt de ce travail de pré-



L'Ombre des choses © DR

cision très rythmé que de jouer avec le décalage entre les attendus du public (le comportement « classique » des ombres, discrètement attachées aux formes), et les audaces qu'elles se permettent : bouger en décalé, se détacher, s'incarner en costume noir élastique... Pour les faire grandir ou se déformer, c'est simple comme bonjour en apparence, il suffit de se mouvoir soi-même, de déplacer soit l'objet soit la source de lumière, et elles s'animent ! En vérité, même si le résultat très fluide renforce cette impression de simplicité, savourée par les plus petits, les enfants un peu plus âgés et les adultes accompagnateurs sont bluffés par la performance technique de cette dramaturgie signée **Tobias Tönjes**.

À venir

L'ombre des choses a été vu dans le cadre du festival des arts de la marionnette et de l'objet *En Ribambelle* !, le 30 octobre au Théâtre Massalia, Marseille

ON Y ÉTAIT

Hun de la Canebière

Attila de Verdi, présenté en version concert à l'Opéra de Marseille, brille par la justesse et la majesté d'Ildebrando d'Arcangelo

L'Opéra de Marseille programme régulièrement l'automne venu en version concert des raretés du répertoire mettant en avant de spectaculaires voix belcantistes : pour ces productions plus confidentielles, une salle comble relève moins de la nécessité impérieuse qu'une coûteuse mise en scène. Après *Giovanna d'Arco* en 2022, c'est un Verdi de la même époque, post-*Nabucco*, qui est proposé cette année : *Attila*.

Le dispositif concertant ne facilite pas la compréhension de l'intrigue pour le public : les tableaux s'y succèdent sans fil directeur et le livret, oubliable et assez décousu, contient de nombreuses invraisemblances (les Huns vénérant Wotan !), conçus pour évoquer, chez le public de l'époque, le combat du nationalisme italien face à l'Autriche.

Lyrisme flamboyant

Tout ceci ne sert donc que de prétexte pour de flamboyantes pages lyriques. L'Orchestre est diri-

gé par **Paolo Arrivabeni**, un connaisseur de la maison et de ce répertoire, et parvient à déjouer les pièges de la tornade composée par Verdi malgré de mineures imprécisions : le timbre des cordes répond avec harmonie à d'excellents bois et cuivres. Le Chœur dirigé par **Florent Mayet**, très sollicité par la partition, sait incarner avec rigueur tantôt la fougue de l'armée des Huns, tantôt la dévotion des martyrs chrétiens.

Le ténor **Antonio Poli**, incarne le zélé Foresto : s'il développe une projection d'un volume impressionnant, il tend à se reposer trop sur sa puissance pour passer les aigus, ce qui est dommageable dans les airs plus introvertis. Plus sobre, rassurant et bien placé, le baryton **Juan Jesus Rodriguez** incarne un très bel Ezio. Dans les seconds rôles, **Arnaud Rostin-Magnin** reste discret dans le rôle du serviteur Uldino, tandis que l'unique intervention, remarquable, de la jeune basse profonde **Louis**



Attila © Christian DRESSE, 2023

Morvan laisse entrevoir de belles promesses.

Odabella est campée par la soprano dramatique **Csilia Boross**. Bien seule parmi ces voix d'hommes, elle sait déployer un timbre généreux et agile. Plusieurs aigus guerriers fusent avec éclat tandis les graves sont passés avec la som-

breur de rigueur. Mais c'est sans surprise le baryton-basse **Ildebrando d'Arcangelo**, récemment entendu en *Toréador* à Orange et à Paris, qui fait sensation dans le rôle-titre : sa projection assurée et majestueuse magnifie l'aura du roi des Huns, avec des graves puissants et ambrés et une émotion palpable. Face

à un tel aplomb, contrairement à Rome, Marseille se rend sans combattre !

PAUL CANESSA

Attila a été donné à l'Opéra de Marseille du 29 octobre au 4 novembre

Ciné Salon 13 présente

FESTIVAL D'AUTOMNE

Avant-premières et films restaurés

CINÉPLANET SALON

DU 14 AU 19 NOVEMBRE 2023

CINÉ SALON 13

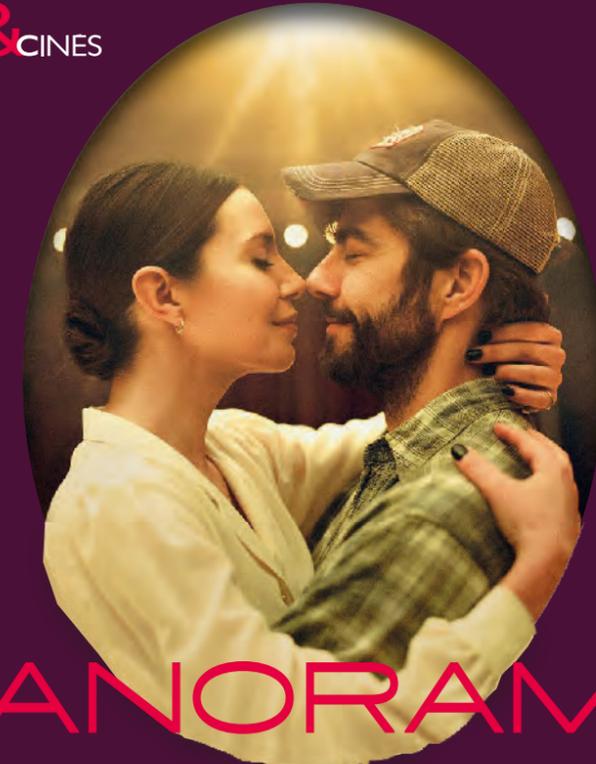
CINÉPLANET

SALON DE PROVENCE LA VILLE

cinesalon13.com

SCENES & CINES

DU 10 AU 19 NOVEMBRE 2023



PANORAMA

CINÉMA INDÉPENDANT D'AMÉRIQUE DU NORD

35 FILMS | 4 AVANT-PREMIÈRES | 10 SOIRÉES

FOS-SUR-MER | GRANS | ISTRES | MIRAMAS | PORT SAINT LOUIS DU RHÔNE

Programmation sur scenesetcines.fr | [Panorama des cinémas - Scènes et Cinés](https://www.facebook.com/PanoramaDesCinemas)

Provence. Région PACA. AIX-MARSEILLE-METROPOLE